

repeatedly to emphasize that here seems to have been general agreement on the fact that the General Assembly decision on Palestine cannot be put into effect by peaceful means. This statement is misleading, as there is in fact no general agreement on this point. I am aware of the United States and Chinese representatives' statements on this matter. I am not aware, however, of any statements made by representatives of other countries in which it has been authoritatively said that, in the opinion of the Governments of those countries, the decision already taken on Palestine could not be implemented by peaceful means. In any case as far as the position of the delegation of the USSR is concerned, the USSR does not agree with this point of view, and I would not recommend ascribing such views to anybody. There is no general agreement on this matter; nevertheless, the statement contained in the proposals which have just been circulated, says: "There seems to be general agreement that the plan cannot be implemented by peaceful means." I repeat, these words have the tendency to mislead us.

The United States representative has referred several times to this document which was submitted to the Security Council after consultation among its permanent members; he has referred to this document as though it confirmed, to some extent, these new United States proposals. This obviously does not conform with the facts. There is nothing in common between the United States proposals and the formulations agreed upon as a result of the consultations among the permanent members of the Security Council. In any case, there is no connexion whatsoever between the United States proposals and those points of the document drawn up as a result of consultations among the permanent members of the Security Council and which had been agreed upon by its four permanent members. These agreed recommendations, particularly those contained in points (a) and (b) of the second part, certainly have nothing in common with the United States proposals. Furthermore, they provide a basis for the Security Council taking more concrete steps in the direction of implementing the decision of the United Nations regarding the future of Palestine.

I shall restrict myself, for the present to these brief remarks.

**The PRESIDENT:** The next meeting of the Security Council on the Palestine question will be held on Wednesday, 24 March 1948, at 10.30 a.m.

*The meeting rose at 6 p.m.*

## TWO HUNDRED AND SEVENTY-SECOND MEETING

*Held at Lake Success, New York,  
on Monday, 22 March 1948, at 2.30 p.m.*

**President:** Mr. T. F. TSIANG (China).

**Present:** The representative of the following countries: Argentina, Belgium, Canada, China,

sentant des Etats-Unis a tenté, à maintes reprises, d'insister sur l'idée qu'il existerait un accord général quant à l'impossibilité de mettre à exécution, par des moyens pacifiques, la décision de l'Assemblée générale. Cette déclaration est de nature à nous égarer, car il n'y a pas eu d'accord général à ce sujet. Je connais les déclarations faites par les représentants des Etats-Unis et de la Chine, mais je n'ai pas connaissance que le représentant de quelque autre pays ait jamais affirmé, d'une façon autorisée, qu'aux yeux de son Gouvernement il était impossible de mettre à exécution, par des moyens pacifiques, la décision déjà adoptée à l'égard de la Palestine. En ce qui concerne en tout cas la délégation et le Gouvernement de l'URSS, c'est là une attitude à laquelle ils ne sauraient se rallier. Je ne recommanderai pas non plus à quiconque d'attribuer sur ce point de telles opinions à d'autres délégations. Il n'y a pas eu d'accord général à ce sujet et pourtant la déclaration contenue dans les propositions qu'on vient de nous distribuer dit: « il semble y avoir un accord général sur le fait que le plan ne peut pas être mis à exécution actuellement par des moyens pacifiques. » Ce sont là, je le répète, des paroles de nature à nous égarer.

Le représentant des Etats-Unis a mentionné à plusieurs reprises le document soumis au Conseil à la suite des consultations entre membres permanents, comme si ce document était de nature à étayer tant soit peu ses nouvelles propositions. Ce n'est évidemment pas conforme à la réalité. Il n'y a rien de commun entre les propositions des Etats-Unis et les formules adoptées à la suite des consultations entre membres permanents. En tout cas, il n'y a rien de commun entre la proposition des Etats-Unis et les points du document rédigé à la suite des consultations entre les membres permanents et qui avaient fait l'objet d'un accord entre les représentants de quatre de ces membres. Les points sur lesquels un accord s'était réalisé constituaient des recommandations. En particulier les alinéas a) et b) de la deuxième partie n'ont rien de commun avec les propositions des Etats-U. - Qui plus est, ces recommandations permettraient au Conseil de sécurité d'élaborer des mesures plus concrètes pour mettre à exécution les décisions de l'Assemblée quant à l'avenir de la Palestine.

C'est à ces brèves déclarations que je désire me limiter au cours de cette séance.

**Le PRÉSIDENT (traduit de l'anglais):** La prochaine séance du Conseil de sécurité au cours de laquelle sera poursuivi l'examen de la question palestinienne est fixée au mercredi, 24 mars à 10 h. 30.

*La séance est levée à 18 heures.*

## DEUX CENT SOIXANTE-DOUZIEME SEANCE

*Tenue à Lake Success, New-York,  
le lundi 22 mars 1948, à 14 h. 30.*

**Président:** M. T. F. TSIANG (Chine).

**Présents:** Les représentants des pays suivants: Argentine, Belgique, Canada, Chine, Colombie,

Colombia, France, Syria, Ukrainian Soviet, Socialist Republic, Union of Soviet Socialist Republics, United Kingdom, United States of America.

## **29. Provisional agenda (document S/Agenda 272)**

1. Adoption of the agenda.
2. Letter dated 12 March 1948 from the permanent representative of Chile to the United Nations addressed to the Secretary-General (document S/694).

## **30. Adoption of the agenda**

*The agenda was adopted.*

## **31. Continuation of the discussion of the letter from the permanent representative of Chile relative to the events in Czechoslovakia**

*At the invitation of the President, Mr. Santa Cruz, representative of Chile, took his place at the Council table.*

Mr. ARCE (Argentina) (*translated from Spanish*): The Chilean representative has proposed inviting the ex-representative of Czechoslovakia to the United Nations to explain the reasons underlying the attitude, of which we are all aware, and the circumstances which gave rise to the complaint submitted by the Government of Chile. I support this request so that it can be submitted in accordance with the Council's rules of procedure.

It has been Argentina's traditional policy to respect the internal organization of other countries. Nor are we deviating from this position now in asking that the necessary steps be taken to clear up this matter. On the contrary, we think this will help to bring about a frank discussion and an improvement in the relations between the great Powers in this international crisis.

In view of the reaction of the representative of the Union of Soviet Socialist Republics, I think it would be best to clarify the situation so that any misunderstanding that may have arisen can be entirely dispelled.

My country has maintained normal diplomatic relations both with the Union of Soviet Socialist Republics and with Czechoslovakia and, of course, we enjoy the most amicable relations with our neighbours beyond the Andes.

The Chilean denunciation, which was designed to clarify the facts, is based on certain doubts entertained by our good neighbour as a result of other events which occurred in that Republic a short time ago.

We have no reason to pre-judge the issue. If the Council's deliberations show that the fears harboured by Chile are not justified, the representative of the USSR may be sure that we shall

France, Syrie, République socialiste soviétique d'Ukraine, Union des Républiques socialistes soviétiques, Royaume-Uni, Etats-Unis d'Amérique.

## **29. Ordre du jour provisoire (document S/Agenda 272)**

1. Adoption de l'ordre du jour.
2. Lettre, en date du 12 mars 1948, adressée au Secrétaire général par le représentant permanent du Chili aux Nations Unies (document S/694).

## **30. Adoption de l'ordre du jour**

*L'ordre du jour est adopté.*

## **31. Suite de la discussion de la lettre du représentant permanent du Chili touchant les événements survenus en Tchécoslovaquie**

*Sur l'invitation du Président, M. Santa Cruz, représentant du Chili, prend place à la table du Conseil.*

M. ARCE (Argentine) (*traduit de l'espagnol*) : Le représentant du Chili a proposé de convoquer l'ex-représentant de la Tchécoslovaquie auprès des Nations Unies, pour qu'il explique les raisons et expose les faits qui l'ont décidé à adopter l'attitude que nous connaissons tous et qui a donné lieu à la plainte du Gouvernement du Chili. Je m'associe à cette requête pour la faire entrer dans le cadre prévu par le règlement intérieur du Conseil.

C'est une tradition de la politique de l'Argentine que de respecter l'organisation intérieure des Etats. Notre attitude ne varie pas maintenant du fait que nous demandons que l'on prenne les mesures nécessaires pour tirer au clair cette affaire. Au contraire, nous sommes certains de contribuer par là à faire que chacun s'exprime avec franchise et à améliorer les relations entre les grandes Puissances dans les temps difficiles que traverse le monde.

La façon dont le représentant de l'Union des Républiques socialistes soviétiques a réagi me donne à penser que le mieux est de faire la lumière sur les événements passés, au cas où il y aurait quelque malentendu qui pourrait alors se dissiper complètement.

Mon pays conserve des relations diplomatiques normales tant avec l'Union des Républiques socialistes soviétiques qu'avec la Tchécoslovaquie. Inutile de dire que nos relations avec nos voisins d'au-delà des Andes sont celles de la meilleure amitié.

La démarche du Chili, qui a pour objet de tirer au clair les événements, se fonde sur la méfiance qu'a sans doute ressentie le gouvernement d'une nation sœur et amie à la suite d'autres faits survenus, il y a peu de temps, sur le territoire de cette République.

Nous ne devons pas préjuger. S'il ressort des délibérations du Conseil que les craintes que nourrit le Chili sont injustifiées, le représentant de l'URSS peut être certain que nous ne serons pas

not be the last to defend the principle of "non-intervention" which he invoked when he referred to Article 2, paragraph 7, of the Charter [268th meeting].

Mr. IGNATIEFF (Canada) : The Canadian delegation would like to support the request made by the representative of Argentina that the Security Council should vote to invite Mr. Papanek to supply it with information in accordance with rule 39 of the provisional rules of procedure. Now that the Security Council has decided to include the communication of the representative of Chile on its agenda and to consider it, it would seem to our delegation the normal procedure for the Security Council to hear Mr. Papanek in order that full opportunity should be given to those who have brought the serious charges before the Security Council of substantiating them, and, to the Union of Soviet Socialist Republics, the possibility of refuting them.

Mr. TARASENKO (Ukrainian Soviet Socialist Republic) (*translated from Russian*) : On behalf of the Ukrainian delegation I protest most strongly against the Argentine representative's proposal to invite such a person as Mr. Papanek to take part in the proceedings of the Security Council on this question, and for the following reasons.

It is generally not customary for a serious body to discuss allegations made by a traitor to this people; by a person making accusations against his own people and throwing mud at his own country. It would be nothing but an insult to that nation to give such a person the opportunity to throw mud and make allegations against his own people; especially when the person holds no position but has been removed from his post by his Government as a traitor to his country.

If the Security Council accepted this proposal it would not be a step calculated to strengthen the United Nations. In the interests of the United Nations such persons must not be given the opportunity to appear here to make slanderous statements against their own people.

I therefore object most strongly to the Argentine proposal.

Mr. GROMYKO (Union of Soviet Socialist Republics) (*translated from Russian*) : My attitude to the proposal to invite the former Czechoslovak representative to the United Nations to appear here is governed by the general attitude of the USSR delegation to this whole question, which has been artificially dragged before the Security Council by the Government of Chile and by those who in actual fact stand behind that Government.

We consider that it would be a mistake to give the former Czechoslovak representative to the United Nations the opportunity of appearing before the Security Council to make his completely unfounded and slanderous statements against his own people and his own country. Such assertions and statements should not only not be encouraged; they should on the contrary be condemned by the Security Council, whenever and by whomsoever they are made.

I therefore protest most energetically against the proposal of Chile, Argentina and Canada to

les derniers à défendre le principe de la « non-intervention » qu'il a invoqué en nous rappelant le paragraphe 7 de l'Article 2 de la Charte [268<sup>e</sup> séance].

M. IGNATIEFF (Canada) (*traduit de l'anglais*) : La délégation du Canada donne son appui à la déclaration que le représentant de l'Argentine vient de faire : elle estime que le Conseil de sécurité devrait maintenant voter d'inviter M. Papanek à donner au Conseil tous les renseignements qu'il possède, et ceci conformément aux dispositions de l'article 39 de notre règlement intérieur. Puisque le Conseil a décidé d'inscrire à son ordre du jour la communication adressée par le Chili et de l'examiner, il nous semble que la procédure normale serait d'entendre M. Papanek, c'est-à-dire de donner à ceux qui ont présenté au Conseil des accusations graves l'occasion de les étayer, et de donner ensuite à l'Union des Républiques socialistes soviétiques la possibilité de les réfuter.

M. TARASENKO (République socialiste soviétique d'Ukraine) (*traduit du russe*) : Au nom de la délégation ukrainienne, je m'oppose formellement à la proposition du représentant de l'Argentine tendant à ce qu'une personne telle que M. Papanek soit invitée à participer aux travaux du Conseil de sécurité dans cette affaire, et cela pour les motifs suivants :

Il n'est pas admis d'habitude qu'un organe sérieux discute les prétendus faits présentés par un traître à son peuple, qui allègue ces faits contre son peuple afin de le salir. Ce ne serait qu'une insulte envers sa nation, que de lui donner la possibilité de la salir en présentant des allégations contre elle, surtout lorsqu'il s'agit d'une personne privée, congédiée par son Gouvernement comme traître à sa patrie.

Si le Conseil de sécurité adoptait une telle proposition, cela ne serait pas de nature à renforcer l'Organisation des Nations Unies. Dans l'intérêt même de l'Organisation des Nations Unies, elle ne doit pas permettre à des personnes telles que celle-là de venir calomnier leur peuple.

Voilà pourquoi je m'élève catégoriquement contre la proposition de l'Argentine.

M. GROMYKO (Union des Républiques socialistes soviétiques) (*traduit du russe*) : Mon attitude au sujet de la proposition tendant à inviter l'ex-représentant de la Tchécoslovaquie auprès des Nations Unies à participer aux débats du Conseil de sécurité, est déterminée par l'attitude générale de l'URSS en ce qui concerne cette affaire, qui a été introduite artificiellement devant le Conseil de sécurité par le Gouvernement du Chili et par ceux qui agissent par son intermédiaire.

Ce serait une erreur de permettre à l'ex-représentant de la Tchécoslovaquie auprès des Nations Unies de présenter au Conseil de sécurité des déclarations sans fondement, des déclarations calomnieuses dirigées contre son peuple et contre son pays. Des déclarations de ce genre, non seulement ne devraient pas être encouragées, mais encore devraient être condamnées par le Conseil de sécurité, où qu'elles soient présentées et quel qu'en soit l'auteur.

J'élève donc une objection des plus formelles contre la proposition faite par le Chili, l'Argentine

invite the former Czechoslovak representative to take part in the discussion of this question in the Security Council.

The PRESIDENT: The Security Council will now vote upon the proposal of the Chilean delegation that Mr. Papanek, former permanent representative of Czechoslovakia to the United Nations, be invited to take part in the discussion.

*A vote was taken by show of hands, and the proposal was adopted by 9 votes in favour and 2 against.*

*Votes for:* Argentina, Belgium, Canada, China, Colombia, France, Syria, United Kingdom, United States of America.

*Votes against:* Ukrainian Soviet Socialist Republic, Union of Soviet Socialist Republics.

*At the invitation of the President, Mr. Papanek took his place at the Council table.*

*At this point the system of simultaneous interpretation was adopted.*

Mr. PAPANEK: Permit me, first of all, to thank the President and the members of the Security Council for permitting me to present the case of Czechoslovakia for consideration. I admit that when I presented my letter to the Secretary-General on 10 March last [document S/696] I had hopes of being allowed to do so. Although I requested no one to sponsor free Czechoslovakia's cause, the initiative taken by the Government of Chile and its permanent representative to the United Nations, Mr. Santa Cruz, was an act for which my people and I, personally, are and shall be grateful always.

Nine years ago, almost to the day, the case of Czechoslovakia, occupied by force by Germany, was brought to the attention of the League of Nations. At that time the protest made by President Benes was cursorily dismissed as one presented by a private individual. Today the Security Council of the United Nations is giving me the opportunity of a hearing. I am grateful for it, and I wish now to express my appreciation also to the representatives of Argentina and Canada for supporting the proposal that I should be heard.

In my letter of 10 March 1948 addressed to the Secretary-General I requested the Security Council to investigate the Communist coup in Czechoslovakia. In that letter I wrote only generally of what had taken place and briefly of how it affected established Czechoslovak institutions and the Czechoslovak people during the first days of the usurpers' rule.

In order to understand the situation, it is necessary to retrace events which foreshadowed present developments. The difficulties with which the Czechoslovak people had to cope during the

et le Canada, tendant à inviter l'ex-représentant de la Tchécoslovaquie à participer aux débats du Conseil de sécurité sur cette question.

Le PRÉSIDENT (*traduit de l'anglais*): Je mets maintenant aux voix la proposition de la délégation du Chili, tendant à inviter M. Papanek ex-représentant permanent de la Tchécoslovaquie auprès des Nations Unies, à participer aux débats du Conseil sur le sujet en discussion.

*Il est procédé au vote à main levée; la proposition est adoptée par 9 voix contre 2.*

*Votent pour:* Argentine, Belgique, Canada, Chine, Colombie, France, Syrie, Royaume-Uni, Etats-Unis d'Amérique.

*Votent contre:* République socialiste soviétique d'Ukraine, Union des Républiques socialistes soviétiques.

*Sur l'invitation du Président, M. Papanek prend place à la table du Conseil.*

*On passe alors à l'interprétation simultanée.*

M. PAPANEK (*traduit de l'anglais*): Permettez-moi tout d'abord de remercier le Président, ainsi que les membres du Conseil de sécurité, de m'avoir permis de soumettre à leur examen la situation en Tchécoslovaquie. Je dois reconnaître que, lorsque j'ai présenté ma lettre au Secrétaire général, le 10 mars de cette année [document S/696], j'espérais qu'il me serait permis de faire cet exposé. Bien que je n'aie demandé à personne de patronner la cause d'une Tchécoslovaquie libre, l'initiative prise par le Gouvernement du Chili et par son représentant permanent auprès des Nations Unies, M. Santa Cruz, est un acte dont mon peuple et moi-même leur sommes et leur serons toujours reconnaissants.

Il y a de cela neuf ans, presque jour pour jour, la Tchécoslovaquie était occupée par l'Allemagne, par un acte de force, ce qui a amené une situation dont la Société des Nations fut saisie. A cette époque, la protestation présentée par le Président Benes fut sommairement rejetée comme ayant été formulée par une personne privée. Aujourd'hui, le Conseil de sécurité me donne la possibilité de me faire entendre. Je lui en suis très reconnaissant. Je désire également exprimer ma profonde gratitude pour les membres du Conseil de sécurité, et en particulier pour les représentants de l'Argentine et du Canada qui ont appuyé la proposition tendant à ce que je sois entendu.

Dans ma lettre du 10 mars 1948, adressée au Secrétaire général, je priais le Conseil de sécurité de procéder à une enquête sur le coup d'Etat communiste qui s'est produit en Tchécoslovaquie. Dans cette lettre, je me bornais à faire, en termes généraux, le récit de ce qui s'est passé et à indiquer brièvement les répercussions de ce coup d'Etat sur les institutions tchécoslovaques et sur la population du pays, pendant les premiers jours de la domination des usurpateurs.

Avant d'en arriver aux développements actuels, il est nécessaire de remonter le cours des événements. Les difficultés que le peuple tchécoslovaque a eu à surmonter au cours des trois dernières

past three years to preserve the last vestiges of democracy and freedom were similar to those which the Czechoslovak nation had time and again met in its strategically important geographic position in the very heart of Europe. My people had hoped that the difficulties with which they had contended before would no longer exist after the great victory over the Hitler Nazi-Fascist bid for world domination in the Second World War.

For centuries the Czechoslovak people had fought in the very forefront with the most progressive and most developed nations of Europe. They fought as advance guards—and I use the term advisedly—for freedom, humanity, democracy, and social justice. "Truth will prevail" was always their motto and it remained unchanged for the founder of the Czechoslovak Republic, Thomas G. Masaryk, as it had been for Jan Hus more than 500 years ago. This struggle is in reality Czechoslovakia's own political tradition, guarded by every great personage of its history, by all of Czechoslovakia's political leaders.

The Czechoslovak Constitution, which the liberated and democratic nation adopted for itself in 1920, was based on these ideals of freedom and justice. Moreover, it was a living, practical and sound constitution until brute force suspended it in 1938. President Benes had, therefore, every right to say, in his speech to the Congress of the United States in 1943, that when victory in the war was achieved, the Czechoslovak nation would again reconstruct its age-old homeland quickly and successfully, and that it would remain faithful, as it had always remained faithful throughout the course of its long, impelling, yet glorious history, to the democratic way of life, the principles of spiritual and religious freedom, and the ideals of peace and international co-operation for peace.

It may well be asked why I speak of this. I speak of it because I affirm that a tradition of Czechoslovak national history cannot change overnight. I declare that the spirit of a nation, annealed through the centuries, cannot be changed beyond recognition in the space of a few hours, days or weeks. That such a change took place—and it seems it did—was not due to a change of the spirit and will of the people, as it is claimed, but due to the violence of a USSR-supported Communist minority, and was a fissure in the structure of international peace. This, God grant, I shall prove to the representatives on the Security Council.

The process directed towards the destruction of Czechoslovak democracy started long before the crisis of last February. Looking back now, it is clear that the Soviet Communist plan was laid before the war came to its end. It is clear that every move the Communists made since they began their so-called co-operation with President Benes and the non-Communist elements of the country was a step toward the eventual destruction of the democratic way of life as far as

années pour conserver les derniers vestiges de démocratie et de liberté furent semblables à celles que la nation tchécoslovaque a souvent rencontrées du fait de la position stratégique importante qu'elle occupe au centre même de l'Europe. Mon peuple espérait que les difficultés qu'il avait connues jusque-là n'existeraient plus après la grande victoire remportée sur Hitler et ses visées nazies et fascistes de domination mondiale, au cours de la deuxième guerre mondiale.

Pendant des siècles, le peuple tchécoslovaque a mené la lutte au premier rang, côte à côte avec les nations les plus avancées et les plus développées de l'Europe. Dans ces combats, il était à l'avant-garde — j'emploie ce terme à dessein, — se dépensant pour l'humanité, pour sa liberté, pour la démocratie et pour la justice sociale. « La vérité triomphera », telle fut sa devise ; celle-ci n'a pas varié pendant toute la durée de la République dont le fondateur, Thomas G. Masaryk, l'a reprise de Jan Huss qui l'adopta il y a plus de 500 ans. Une telle lutte est dans la tradition de la Tchécoslovaquie ; elle fut menée par toutes les grandes figures de son histoire, par tous ses chefs politiques.

La Constitution tchécoslovaque, adoptée par le pays libéré en 1920 — et cela par des méthodes démocratiques — était fondée sur les idées de liberté et de justice. De plus, elle était pratique, vivante, saine, jusqu'à ce que la force brutale l'eût suspendue en 1938. Dans ces conditions, M. Bénès était bien justifié à dire, en 1943, lors de son discours devant le Congrès des Etats-Unis que, lorsque la victoire serait remportée, la nation tchécoslovaque restaurerait de nouveau son territoire séculaire avec succès et rapidité, et demeurerait toujours loyale, comme elle l'avait été au cours de sa longue et glorieuse histoire, aux méthodes de la démocratie, aux principes de liberté spirituelle et religieuse, et à l'idéal de paix et de coopération internationale.

Peut-être me demanderez-vous pourquoi je fais état de tout cela. Je le mentionne parce que je suis persuadé que la tradition tchécoslovaque ne peut pas changer du jour au lendemain. Je considère que l'esprit dont fut animée une nation pendant des siècles ne peut être changé fondamentalement en l'espace de quelques heures, de quelques jours ou même de quelques semaines. Le fait qu'une telle modification ait eu lieu — et elle semble bien avoir eu lieu — n'est pas dû à une variation qui serait survenue dans l'esprit ou dans la volonté de notre peuple, comme on l'a prétendu, mais bien aux actes de violence de la minorité communiste, appuyée par l'URSS. Et ce fut une fissure dans la structure de la paix internationale. De ceci j'administrerai la preuve, si Dieu le veut, devant les membres du Conseil de sécurité.

La destruction de la démocratie tchécoslovaque a commencé bien avant la crise de février. Il est évident que le plan soviéto-communiste fut établi dès avant même la fin de la guerre. Il est clair que toute mesure prise par les communistes depuis le début de leur prétendue coopération avec le Président Bénès et les éléments non communistes du pays, n'était destinée qu'à détruire la démocratie en Tchécoslovaquie et à soumettre entièrement ce pays à l'Union des Républiques



internal policy is concerned, and a complete submission of Czechoslovakia to the Union of Soviet Socialist Republics in foreign affairs.

During the German occupation, the people of Czechoslovakia hoped to be free to begin to rebuild their country where they were forced to leave off in 1938. Before its return to Prague, the Government in London had prepared a political and economic programme which safeguarded freedom, democracy and social justice, and provided greater social benefits for all working people.

Unexpected difficulties arose when the Czechoslovak Government was preparing to take over the administration of the easternmost part of Czechoslovakia—that it to say, Carpatho-Russia—after its liberation. A Czechoslovak delegation was sent by the London Government to Carpatho-Russia and arrived there on 28 October 1944, soon after the army of the USSR had liberated it. The USSR military command made it impossible for this delegation from the first moment to get in touch with the population, although there was no doubt whatsoever that Carpatho-Russia was legally an integral part of the Czechoslovak Republic.

Russian officers of the NKVD began to organize meetings of Carpatho-Russians on 5 November 1944 in order to pressure them into accepting the inclusion of Carpatho-Russia into the USSR.

One of the tasks of the Czechoslovak delegation was to organize military recruitment in that area, to execute the orders of the Czechoslovak Government in London, and to issue orders of mobilization for the Czechoslovak Army. However, the Army of the USSR in the meantime had already begun a drive for recruiting Carpatho-Russians into the USSR Army, which made it impossible for the military representatives attached to the Czechoslovak delegation to issue the orders of mobilization. They arrested the Czechoslovak officers whose task it was to carry out mobilization orders, and the Commander of the particular USSR Army—Commissar Mechlis—declared that the Czechoslovak Government delegation and the military command of the Czechoslovak Army were acting against the interests of the USSR. The USSR military did not allow them to get in touch with the Carpatho-Russian population and the Carpatho-Russian National Council, and prevented the Czechoslovak delegation from moving freely in the area.

On 11 November 1944, the USSR military organs arrived for the meeting of the National Committees and did not permit the Czechoslovak delegation to attend this meeting. They forcibly disbanded the National Committees, which were formed spontaneously and were unquestionably in favour of keeping Carpatho-Russia in the Czechoslovak Republic. Members of such committees were expelled to Russia, and every track of them was lost.

By such measures, and with the direct intervention of the military organs of the USSR Army,

socialistes soviétiques dans le domaine des Affaires étrangères.

Sous l'occupation allemande, le peuple tchécoslovaque avait espéré qu'après sa libération, il pourrait s'adonner à la reconstruction de son pays qu'il avait été forcé de livrer en 1938. Avant de se rendre à Prague, le Gouvernement tchécoslovaque de Londres avait mis sur pied un programme politique et économique qui sauvegardait la liberté, la démocratie et la justice sociale et qui conférait sur une plus grande échelle, le bénéfice des lois sociales à l'ensemble de la classe ouvrière.

Des difficultés inattendues surgirent lorsque le Gouvernement tchécoslovaque s'apprêta à prendre en main l'administration de la partie orientale de la Tchécoslovaquie, c'est-à-dire la Russie subcarpathique. Une délégation tchécoslovaque fut envoyée par le Gouvernement de Londres en Russie subcarpathique où elle arriva le 28 octobre 1944, c'est-à-dire peu après la libération effectuée par les armées de l'URSS. Mais le Haut-Commandement soviétique rendit impossible à cette délégation, dès le début, d'entrer en contact avec la population, bien qu'il n'y eût aucun doute que la Russie subcarpathique constituât légalement une partie intégrante de la République tchécoslovaque.

Des officiers russes appartenant au NKVD commencèrent à organiser des réunions populaires, dès le 5 novembre 1944, afin d'obliger les habitants de la Russie subcarpathique à accepter l'annexion à l'URSS.

L'une des tâches de la délégation tchécoslovaque était d'organiser le recrutement militaire dans cette région et de donner des ordres pour la mobilisation de l'armée tchécoslovaque en exécution des instructions du Gouvernement tchécoslovaque de Londres. Mais l'armée soviétique avait déjà commencé, dans l'intervalle, à procéder à un recrutement, en Russie subcarpathique, au profit de l'armée soviétique, ce qui rendait impossible, pour les représentants tchécoslovaques, l'exécution des ordres de mobilisation. Les officiers tchécoslovaques qui avaient été chargés de procéder à la mobilisation furent arrêtés et le chef de l'armée soviétique qui se trouvait là — le commissaire Mechlis — déclara que la délégation du Gouvernement tchécoslovaque et le Haut-Commandement de l'armée relevant de ce Gouvernement agissaient contre les intérêts de l'URSS. Les militaires soviétiques ne permirent pas aux membres de cette délégation de prendre contact avec les Ruthènes, avec le Conseil national ruthène ; ils les empêchèrent de se déplacer dans la région considérée.

Le 11 novembre 1944, les organes militaires soviétiques arrivèrent sur les lieux pour la réunion des comités nationaux ; ils ne donnèrent pas à la délégation tchèque la faculté d'assister à cette réunion. Ils prononcèrent la dissolution des comités nationaux qui s'étaient formés spontanément et qui s'étaient prononcés indiscutablement pour le maintien de la Russie subcarpathique dans la République tchécoslovaque. Les membres de ces comités furent déportés en Russie et leur trace a été perdue.

Par de telles mesures, et sur l'intervention directe des organes militaires de l'armée sovié-

Carpatho-Russia was separated from the Czechoslovak Republic, although a great majority of the population was in favour of Carpatho-Russia's remaining an integral part of Czechoslovakia.

A few months later, in February 1945, President Eduard Benes and certain members of the Government were asked to go to Moscow before returning home to Prague. The question was debated for a long time whether to go and try to reach an agreement with the Communist group led by Klement Gottwald and Zdenek Fierlinger, supported by the Government of the USSR, or to refuse to go and risk the creation of a new government there, which would exclude the London Government completely as had happened in the case of governments of other countries that had been established in London during the war. Since our people had had ties of friendship with the Russian people for centuries and had faith in their big Slav brother, the Government felt that the friendship of the people at home for the Russians bound them to go.

Upon the arrival of the London Government group in Moscow, its basic programme for post-war Czechoslovakia was shattered. The so-called Kosice Programme was hastily imposed by the Communists, who threatened that unless that programme was accepted, the London Government would never be permitted to return to Czechoslovakia. At the time, Zdenek Fierlinger said that if the demands of the Moscow group were not acceded to, "the trains would not run" to take them home. It is true that President Benes remained in office and that Premier Stalin repeated the assurances he gave President Benes in 1943, when the Treaty of Friendship was signed, that Czechoslovakia would be free to conduct its internal affairs in its own way while its foreign policy adhered to that of the USSR.

In the composition of the new Government, Zdenek Fierlinger was forced upon it as Prime Minister, while Klement Gottwald and Viliam Siroky, both Communists, were Vice-Premiers. All vital departmental posts—interior (police), education, information, social welfare and agriculture—were taken over by Communists. The post of national defence was given to General Ludvik Svoboda, who was supposedly without political affiliation, but who was a USSR-made hero commander of the Czechoslovak Army units in the USSR, and who owes all to both the Communists and the USSR.

Jan Masaryk remained as Foreign Minister, but was given an under-secretary who was a Communist from his youth, Vladimir Clementis.

At that time they did not dare to eliminate President Benes, for they were not certain of their reception at home without him. I have it from President Benes himself that for quite some time, and especially in Kosice, armed Russian soldiers kept him incommunicado.

tique la Russie subcarpathique fut séparée de la République Tchécoslovaque, bien que la grande majorité de la population désirât que la Russie subcarpathique continuât à faire partie intégrante de la Tchécoslovaquie.

Quelques mois plus tard, en février 1945, le Président Edouard Bénès et d'autres membres du Gouvernement furent priés d'aller à Moscou avant de rentrer à Prague. La question fut longtemps débattue de savoir s'ils devaient s'y rendre pour essayer d'y conclure un accord avec le groupe communiste dirigé par Klement Gottwald et Zdenek Fierlinger et appuyé par le Gouvernement de l'URSS, ou s'il valait mieux refuser de s'y rendre et risquer la création d'un nouveau gouvernement qui exclurait complètement le Gouvernement de Londres, comme cela s'était passé pour les gouvernements d'autres pays qui s'étaient établis à Londres au cours de la guerre. Comme notre peuple avait maintenu des liens d'amitié avec le peuple russe pendant des siècles et qu'il avait confiance en ses grands frères slaves, le Gouvernement tchécoslovaque pensa qu'au nom de cette amitié du peuple tchécoslovaque pour les Russes, il fallait aller à Moscou.

Le programme fondamental que le Gouvernement tchécoslovaque de Londres avait établi pour la Tchécoslovaquie d'après-guerre fut annulé dès l'arrivée à Moscou. Il fut remplacé par le prétendu programme de Kosice, lequel fut hâtivement imposé par les communistes qui menacèrent le Gouvernement de Londres de se voir privé de la possibilité de retourner en Tchécoslovaquie s'il refusait de donner son acceptation. A cette époque, Zdenek Fierlinger déclara que, si les exigences du groupe de Moscou n'étaient pas acceptées, « il n'y aurait pas de train » pour ramener les délégués tchécoslovaques chez eux. Il est exact que le Président Bénès restait en fonctions et que le Premier Ministre Staline a répété les assurances qu'il avait données au Président Bénès, en 1943, lorsque le traité d'amitié fut signé, que la Tchécoslovaquie serait libre de conduire ses affaires intérieures à sa façon tant que sa politique étrangère suivrait celle de l'URSS.

Dans la composition du nouveau Gouvernement, Zdenek Fierlinger fut imposé en tant que Premier Ministre, alors que Klement Gottwald et Viliam Siroky, tous deux communistes, devinrent Vice-Premiers Ministres. Tous les ministères ayant une importance vitale — les postes, l'intérieur (la police), l'éducation nationale, l'information, l'assistance sociale et l'agriculture — furent pris par des communistes. Le poste de Ministre de la défense nationale fut donné au général Ludvik Svoboda qui, soi disant, était sans parti politique, mais qui était un héros fabriqué par l'URSS, ancien commandant des unités militaires tchécoslovaques en URSS et qui doit tout aux communistes et à l'URSS.

Jan Masaryk resta Ministre des Affaires étrangères; on lui donna un sous-secrétaire qui était un communiste depuis sa jeunesse, Vladimir Clementis.

A cette époque, ils n'osèrent pas éliminer le Président Bénès, car ils n'étaient pas sûrs de l'accueil qui leur serait réservé s'ils rentraient sans lui. M. Bénès m'a dit lui-même que pendant assez longtemps, surtout à Kosice, des soldats russes armés le gardèrent isolé.

The Moscow-formed Cabinet made it clear, however, that it was nothing but an interim government which was to serve until Prague had been liberated and the Government was in the capital. In Prague, leaders of the Czech National Council that had worked for the liberation and had fought the Germans throughout the occupation, were empowered by the Government in Kosice to be its representatives. The Czech National Council in Prague had been given assurances by the Government in London previously, as well as from Kosice later, that the Government would be reconstructed upon its return to Prague and that the new Cabinet would include representatives of the underground and the National Council.

However, USSR Ambassador Valerian A. Zorin, who accompanied the returning Government from Moscow, insisted in a note that the Government of the USSR demanded the elimination of all leaders of the Czech National Council because they were unreliable. General Kutelvasr, who was in charge of the military revolt in Prague against the Nazis, was removed. Professor Prazak, Chairman of the Council, was questioned by the NKVD, and practically the entire Presidium of the Council was removed. No reconstruction of the Kosice Government took place.

While President Benes was held incommunicado in Kosice, Jan Masaryk, in San Francisco at the United Nations Conference on International Organization, was subjected to great pressure, and to threats from Mr. Molotov, who led the delegation of the USSR at the Conference, that the latter would break relations with Masaryk if he refused to do his bidding.

In order to keep the friendship of the USSR it was also necessary to make serious sacrifices in the economic field. Unlike the allied armies of the western Powers, the Red Army insisted upon having all its expenses paid by the Czechoslovak Government, and so they were paid. The economic abuse of the little ally continued even after the direct consequences of war had been settled. Negotiations on trade agreements were carried out under tremendous pressure, and very often commitments were made by the Czechoslovak delegations whose fulfilment was either impossible or unquestionably to the detriment of the country.

One such commitment with which the Government was confronted was the taking over of the radium mines in Jachymov by the USSR, the control of which was promised to them by the over-generous Zdenek Fierlinger without the knowledge of his Government. Later the Government was forced to give its formal ratification to the deal, and since that time no Czechoslovak authority has been allowed to enter the mines or to receive any information concerning them. The armed guards around the mines wear Czechoslovak uniforms, but are of foreign nationality. In Karlovy Vary, close to the borders of Germany where the United States and USSR zones adjoin, there are several hotels, restricted to the exclusive

Le cabinet formé par Moscou déclara toutefois qu'il ne s'agissait que d'un gouvernement intérimaire ne devant exister que jusqu'à la libération de Prague, et jusqu'à ce que le Gouvernement soit établi dans la capitale. A Prague, les chefs du Conseil national tchèque, qui avaient travaillé à la libération et avaient combattu les Allemands pendant toute l'occupation, furent chargés par le Gouvernement de Kosice d'être ses représentants. Le Conseil national tchécoslovaque à Prague avait été assuré par le Gouvernement de Londres, auparavant, aussi bien que plus tard par celui de Kosice, que le Gouvernement serait reconstitué dès qu'il reviendrait à Prague, et que le nouveau cabinet comprendrait des représentants des mouvements de la résistance et du Conseil national.

Toutefois, l'ambassadeur de l'URSS, Valérian A. Zorin, qui accompagnait le Gouvernement au retour de Moscou, précisa dans une note que le Gouvernement de l'URSS exigeait l'élimination de tous les chefs du Conseil national tchèque, car on ne pouvait pas avoir confiance en eux. Le général Kutelvasr, qui avait été le chef de la révolte militaire à Prague contre les nazis, dut démissionner. Le professeur Prazak, Président du Conseil national, fut interrogé par le NKVD et le Bureau du Conseil national dut démissionner pratiquement dans sa totalité. Aucune restauration du Gouvernement de Kosice ne fut entreprise.

Alors que le Président Bénéš était maintenu isolé à Kosice, Jan Masaryk, à la Conférence des Nations Unies sur l'organisation internationale, à San-Francisco, fut soumis à des menaces et à des intimidations de la part de M. Molotov qui était à la tête de la délégation de l'URSS : ce dernier romprait les relations avec lui s'il refusait de se plier à ses exigences.

Afin de garder l'amitié de l'URSS, il fut également nécessaire de consentir de sérieux sacrifices dans le domaine économique. Contrairement aux usages des armées alliées des Puissances occidentales, l'Armée rouge exigeait que toutes ses dépenses fussent payées par le Gouvernement tchécoslovaque et elles le furent. Même après le règlement des conséquences directes de la guerre, l'Union soviétique continua d'abuser de son petit allié dans le domaine économique. Des négociations en vue d'un accord économique eurent lieu sous une très forte pression et, très souvent, la délégation tchécoslovaque fut obligée de prendre des engagements impossibles à exécuter ou portant un préjudice certain au pays.

Un de ces engagements imposés au Gouvernement fut la remise à l'URSS des mines de radium de Jachymov dont le contrôle leur avait été promis par Zdenek Fierlinger, vraiment trop généreux, à l'insu de son Gouvernement. Plus tard, le Gouvernement fut obligé de ratifier formellement cet accord ; depuis lors, aucune autorité tchécoslovaque n'a le droit de pénétrer dans ces mines ou d'avoir des renseignements en ce qui les concerne. Les gardes armés qui entourent les mines portent l'uniforme tchécoslovaque, mais sont de nationalité étrangère. A Karlovy Vary, près de la frontière allemande où les zones américaine et soviétique se touchent, plusieurs hôtels sont réservés à l'armée soviétique ; de temps en



management and use of the USSR Army, to which, from time to time, high-ranking USSR military and Government officials come to stay.

I list these facts because they have direct bearing on the events of February 1948. There are many others which I could list here, but I shall mention only one at this time, which was paralleled during the height of the so-called crisis last month.

In May 1946, the 26th day of which was set for the general elections of Czechoslovakia, the Government was informed by the USSR high command in Vienna that there would be a movement of USSR troops between Austria, Hungary and Germany across the territory of Czechoslovakia beginning 24 May. This was two days before the general elections were to take place. Upon the protest of the Minister of Foreign Affairs, Jan Masaryk, and finally of President Benes, as well as the strong disapproval manifested the world over at the news, Marshal Konev, who just then happened to be taking the cure at Karlovy Vary, announced that the movement of troops would be postponed until 27 May.

In February of this year, while no announcement or publicity was given it, there was a similar planned movement of troops across the territory of Czechoslovakia, of which I shall speak later.

Czechoslovakia's post-war economic reconstruction was not an easy task. Every effort was made to re-establish its former comparatively high standard of living as quickly as possible, and therefore, when the announcement of the Marshall Plan was made, great importance and hope for aid were attached to it.

On 7 July 1947, the Czechoslovak Government decided unanimously and announced formally that Czechoslovakia would participate in the Paris Conference with the rest of the invited countries. At that time a Polish Government delegation was in Prague, led by the Foreign Minister, Zigmunt Modzelewski, and together the Poles and the Czechoslovaks decided to accept the invitation to Paris. The Poles were to announce their acceptance upon their return to Warsaw. This acceptance was never announced.

On 9 July 1947, Prime Minister Gottwald, Minister for Foreign Affairs Masaryk, and Minister of Justice Drtina were invited to Moscow. Premier Stalin himself gave orders to Prime Minister Gottwald that the Czechoslovak Cabinet must reverse its decision by unanimous vote within the limited time of a few hours.

Prime Minister Gottwald contacted the acting Prime Minister in Prague and asked him to convene an extraordinary meeting of the Cabinet for that purpose. Mr. Masaryk, present in Moscow, was informed by Mr. Gottwald of this turn of events only after the order had been relayed to Prague. The absence of several non-Communist members of the Cabinet facilitated the reversal.

This cancellation was announced on 10 July 1947. The accompanying note explained that

temps, de hauts fonctionnaires militaires et civils soviétiques viennent y séjourner.

Je cite ces faits, car ils sont directement liés aux événements de février 1948. Je pourrais en indiquer beaucoup d'autres ; j'en mentionnerai un seul qui s'est répété au plus fort de la prétendue crise du mois dernier.

Le 26 mai de l'année 1946, il devait y avoir des élections générales en Tchécoslovaquie ; le Gouvernement fut informé par le Haut-Commandement soviétique à Vienne qu'il y aurait un mouvement de troupes soviétiques entre l'Autriche, la Hongrie et l'Allemagne, à travers le territoire tchécoslovaque, mouvement commençant le 24 mai, c'est-à-dire deux jours avant la date fixée pour les élections générales. En raison des protestations du Ministre des Affaires étrangères, Jan Masaryk, et plus tard du Président Benès, aussi bien qu'en raison de la désapprobation violente qui s'était manifestée dans le monde entier, le maréchal Konev, qui était justement en train de faire une cure à Karlovy-Vary, annonça que le mouvement de troupes serait remis au 27 mai.

Au cours du mois de février de cette année, bien que sans aucune publicité, il y eut un projet similaire de mouvement de troupes à travers le territoire tchécoslovaque, dont je parlerai plus tard.

La reconstruction économique de la Tchécoslovaquie d'après-guerre n'était pas tâche facile. On s'efforça de rétablir le niveau de vie relativement élevé qui existait auparavant, et cela aussi vite que possible. Lorsqu'on annonça l'établissement du Plan Marshall, on y attacha une grande importance et de grands espoirs.

Le 7 juillet 1947, le Gouvernement tchécoslovaque décida à l'unanimité et annonça officiellement que la Tchécoslovaquie participerait à la Conférence de Paris avec les autres pays invités. A cette époque, une délégation du Gouvernement polonais se trouvait à Prague, dirigée par le Ministre des Affaires étrangères, Zigmunt Modzelewski. De concert, les Polonais et les Tchécoslovaques décidèrent d'accepter l'invitation et d'aller à Paris. Les Polonais devaient annoncer leur acceptation après leur retour à Varsovie. Cette acceptation ne fut jamais annoncée.

Le 9 juillet 1947, le Premier Ministre Gottwald, le Ministre des Affaires étrangères Masaryk et le Ministre de la Justice Drtina, furent invités à Moscou. Le Premier Ministre Staline lui-même donna des ordres au Premier Ministre Gottwald pour que le cabinet tchécoslovaque renversât sa décision par un vote unanime, ceci en l'espace de quelques heures.

Le Premier Ministre Gottwald entra en communication avec le Premier Ministre par intérim à Prague et lui demanda de réunir le cabinet en séance extraordinaire à cette fin. M. Masaryk, qui se trouvait à Moscou, fut informé de ces événements par M. Gottwald, mais cela seulement après que l'ordre eût été envoyé à Prague. L'absence de plusieurs membres non communistes à cette réunion facilita cette volte-face.

Celle-ci fut annoncée le 10 juillet 1947. La note qui l'annonçait disait, en guise d'explication,

Czechoslovak participation would be interpreted as an act aimed against friendship with the USSR.

Once again the political interest of the USSR came before the economic necessities of Czechoslovakia. The people of Czechoslovakia received this decision with great regret, sorrow, and even consternation. Was this not interference on the part of the USSR in the affairs of the sovereign State of Czechoslovakia?

Before taking up the developments of last month, I should like to mention briefly that a similar coup was attempted a few months earlier, that is, in November 1947. At that time the Communists built up a case against the Slovak Democratic Party in an effort to prove that this party's leaders were accomplices in an attempt to destroy the Republic. They did their best to outlaw that important party and replace its members in the Government by members of Communist-controlled trade unions and partisans controlled by Communists. In this way the Communists would have gained complete control in the Cabinet. That attempt failed, however, and this defeat was followed almost immediately by another set-back which very radically reduced their power in the Cabinet and in Parliament.

The Social Democratic Party, which under the leadership of Zdenek Fierlinger was until then very subservient to the Communists, turned away from them and ousted Fierlinger as Chairman. On that very day the Communists must have realized that their chances to secure their supremacy in Czechoslovakia by constitutional and parliamentary methods were definitely lost. From that day, too, the tension and dread increased until the fateful days of February.

I shall not take up the Security Council's time in describing how the Communist coup was effected. It happened so recently that it is still vividly remembered. The facts are known. The entire so-called crisis began when the Communist Minister of the Interior, Vaclav Neseck, refused to comply with the decision of the Council of Ministers to review and change the policy of appointing only Communist Party members to the highest positions in the police of Prague. Ministers of the other political parties could not accept this unconstitutional step and for this reason handed in their resignations. The Communists seized upon this pretext for the realization of their long-premeditated plans and instructions.

It is certain that, if this opportunity had not presented itself to the Communists in February, it would have been made a little later, but certainly before the general elections which were to be held in May. It was inevitable for the following reasons :

Premier Gottwald proclaimed several months ago that the Communists would get more than 51 per cent of the votes. Since it was then evident that the Communists would not receive such a number of votes, Gottwald inferred that the *putsch* was already planned and prepared. Vaclav Kopecky, Minister of Information, speaking in

que la participation de la Tchécoslovaquie eût été interprétée comme un acte d'hostilité envers l'URSS.

Une fois de plus, les intérêts politiques de l'URSS passaient avant les intérêts économiques de la Tchécoslovaquie. Le peuple tchécoslovaque accueillit cette décision avec beaucoup de chagrin, un grand regret, une véritable consternation. N'est-ce là, de la part de l'URSS, une intervention dans les affaires de l'Etat souverain de Tchécoslovaquie ?

Avant d'examiner les événements du mois dernier, je voudrais brièvement souligner qu'un coup de force semblable fut tenté quelques mois auparavant, en novembre 1947. A cette époque, les communistes ourdirent une intrigue contre les chefs du Parti démocratique slovaque afin d'essayer de prouver que ses chefs étaient complices dans une tentative de renversement de la République. Ils firent tous leurs efforts pour mettre hors la loi cet important parti et en remplacer les membres au Gouvernement par des membres de syndicats ou des partisans placés sous le contrôle communiste. Ainsi, les communistes auraient eu le contrôle complet du cabinet. Cette tentative échoua toutefois et leur défaite fut presque immédiatement suivie d'une autre qui réduisit d'une manière substantielle leur pouvoir dans le Cabinet et au Parlement.

Le parti social-démocrate, qui, sous la direction de Zdenek Fierlinger, avait jusque là suivi les ordres des communistes se détourna d'eux et détrôna Fierlinger de la présidence. Dès ce moment, les communistes durent comprendre que leurs chances d'exercer le pouvoir en Tchécoslovaquie par les méthodes constitutionnelles et parlementaires étaient définitivement perdues. De ce jour aussi, la tension et la peur augmentèrent jusqu'aux heures fatidiques de février dernier.

Je n'abuserai pas du temps du Conseil pour décrire comment fut organisé le coup de force communiste. Il est si récent que tous les membres du Conseil l'ont présent à la mémoire. Les faits sont connus. La prétendue crise commença quand le Ministre communiste de l'intérieur Vaclav Neseck, refusa de se conformer à la décision du Conseil des ministres de modifier l'habitude prise de ne nommer que des membres du parti communiste aux postes supérieurs de l'administration de la police de Prague. Les ministres appartenant aux autres partis politiques ne pouvaient accepter ce procédé inconstitutionnel et, pour cette raison, donnèrent leur démission. Les communistes prirent ce prétexte pour réaliser leur plan longtemps mûri à l'avance.

Il est indiscutable que si cette occasion ne s'était pas offerte aux communistes en février, les mêmes événements se seraient déroulés un peu plus tard, et, en tous cas, avant les élections générales qui devaient avoir lieu en mai ; ils étaient inévitables, et cela pour les raisons suivantes :

Le Premier Ministre Gottwald déclara, il y a plusieurs mois, que les communistes obtiendraient plus de 51 pour 100 des suffrages. Etant donné qu'il était évident à l'époque que les communistes ne pourraient recueillir une telle majorité, la déclaration de Gottwald laisse supposer que le coup d'Etat était déjà projeté et préparé. Vaclav

Brno at a meeting of the Communist Party on 15 January 1948, said in part :

"The situation has developed in such a way that it will be necessary to call for a national front of a somewhat new, regenerated form, in which the leadership must be taken by leftist progressive and socialist elements which want to lead the nation and which have a positive attitude toward socialist aims."

All non-Communist parties took a critical view of this speech and interpreted it as a revelation of the ways in which the Communist Party expected to achieve the 51 per cent majority.

The coup had to take place, because it was clear that the Communist Party not only would not gain in the elections, but would suffer a loss which would result in Communist decline in other countries of Central and Eastern Europe. Neither the Communist Party nor the USSR could permit such a political development at this time. Could someone perhaps suggest that the USSR was not interested in the outcome of the elections, or would someone perhaps claim that the coup was necessary if the Czechoslovak nation wished to return a Communist majority in free and secret elections?

It has often been said during these past several weeks in Czechoslovakia that the coup is the expression of the will of the people. I affirm that the people who took part in the strikes and demonstrations for the unconstitutional demands of Premier Gottwald were not only misled, but actually forced to participate. They were the same so-called Czechoslovak people who, under similar terror during the German occupation, demonstrated against President Benes when the traitor Meravec spoke. It is a well-established fact, and any investigating committee can prove beyond the shadow of a doubt, that anyone who did not participate in the Communist-ordered strike, set simultaneously for the noon hour all over the country, lost his or her job immediately and expects further punishment.

Participation in the parades or demonstrations was also compulsory, and witnesses, here in the United States now, can attest to the fact that high officials and typists alike wept as they were forced to march under the Soviet flags. The truly spontaneous expressions of the people who gathered to protest the coup, of which there were more than were reported in the newspapers, were immediately suppressed; the people were silenced and dispersed by armed police. The channels of information, the press and radio were immediately put in the hands of the Communists, and no one but a Communist could broadcast—not even the President of the Republic, even though it was announced not once but several times, that he would speak. I know that he prepared one speech which the controlling powers refused to let him broadcast. I know that he recorded two other speeches, which were also unacceptable to the Communists and were kept from the public.

It is almost superfluous to add that the public pronouncements of all non-Communist parties

Kopecky, Ministre de l'information, parlait à Brno à une réunion organisée le 15 janvier 1948 par le parti communiste, déclara notamment :

« La situation s'est modifiée de telle façon qu'il sera nécessaire de créer un front national d'une forme nouvelle et régénérée, dont les chefs seront les éléments progressistes et socialistes de gauche qui veulent conduire la nation et qui ont une attitude positive envers les buts socialistes. »

Tous les partis non communistes critiquèrent ce discours et l'interprétèrent comme révélateur des méthodes par lesquelles le parti communiste cherchait à recueillir la majorité de 51 pour 100.

Le coup de force devait avoir lieu, car il était évident que, non seulement le parti communiste ne recueillerait pas une telle majorité, mais qu'au contraire il perdrait des voix dans ces élections, ce qui aurait eu pour résultat le déclin du communisme dans les autres pays d'Europe centrale et orientale. Ni le parti communiste, ni l'URSS ne pouvaient permettre à ce moment un événement politique de cette nature. Osera-t-on affirmer que l'URSS ne s'intéressait pas au résultat de ces élections, ou bien dira-t-on que le coup de force était indispensable pour que la nation tchécoslovaque puisse obtenir une majorité communiste par des élections libres et secrètes ?

On a souvent dit ces dernières semaines, en Tchécoslovaquie, que le coup d'Etat était l'expression de la volonté du peuple. J'affirme que les gens qui participèrent aux grèves et aux manifestations lors des exigences institutionnelles de Gottwald non seulement ont été abusés, mais ont été obligés d'y prendre part. C'étaient les mêmes soi-disant Tchécoslovaques qui, sous la pression de méthodes de terreur analogues, durant l'occupation allemande, manifestaient contre Benès quand le traître Meravec parlait. C'est un fait bien établi, et toute commission d'enquête le prouverait sans aucun doute, que tous ceux qui ne participèrent pas à la grève ordonnée pour midi dans tout le pays par les communistes perdirent immédiatement leur emploi et s'attendent à être poursuivis.

La participation aux manifestations était généralement obligatoire et des témoins, qui se trouvent aujourd'hui aux Etats-Unis, pourraient attester que les hauts fonctionnaires aussi bien que des dactylographes ont pleuré d'être forcés de défiler derrière le drapeau soviétique. Les seules manifestations spontanées furent les réunions de protestation contre le coup d'Etat — plus nombreuses que ne l'a relaté la presse —; elles ont été immédiatement dispersées et réduites au silence par la police armée. Les moyens d'information, la radio et la presse, tombèrent immédiatement entre les mains des communistes et personne, en dehors de ces derniers, pas même le Président de la République, ne put prononcer de discours radiodiffusés; à plusieurs reprises, on annonça que le Président devait prendre la parole; cependant, il n'a pas parlé. Je sais qu'il avait préparé un discours que les pouvoirs dirigeants ont refusé de lui laisser radiodiffuser; il a également enregistré deux autres discours tout aussi inacceptables par les communistes et qui n'ont pas été rendus publics.

Il est superflu d'ajouter que les déclarations publiques de tous les partis non communistes

were forbidden. Party headquarters were taken over by armed militia, their elected chiefs were removed, and new leaders who were amenable to the Communist dictate took over. The non-Communist newspapers did not receive paper allocations until the former editors were removed and new compliant ones were installed. Every opponent of the *putsch* was immediately proclaimed a traitor, with all the consequences that derive therefrom.

Let me now examine the question as to whether the Communist coup in Czechoslovakia was an internal affair, or whether it was directed from the USSR.

The coup was engineered by the following so-called Czechoslovak political leaders: Klement Gottwald, Zdenek Fierlinger, Vaclav Kopecky, Zdenek Nejedly, Rudolf Slansky and General Ludvik Svoboda. All these, without a single exception, and others not mentioned here, spent the war in the USSR, where they received the necessary training and precise instructions for their future actions.

The *coup d'état* in Czechoslovakia, planned and executed though it was Gottwald, Fierlinger and others, cannot be interpreted as a purely internal matter. The Communist Party effected its coup, as innumerable pictures prove, under Soviet as well as Czechoslovak flags; with Stalin's pictures; with the emblem of the Soviet revolution, the hammer and sickle; and with the Russian anthem in use together with the Czechoslovak. The Communist Party always uses them in any action of force. But when it wished to gain the votes of the Czechoslovak people in the free and secret election, it used only Czechoslovak emblem and symbols, openly and hypocritically.

If we read President Benes' memoirs, published in December last, we see that even as far back as December 1943, the Czechoslovak Communists in Moscow forced the President to accept various principles, such as the establishment of national or action committees to determine which political parties would be permitted to be established and which could never again be permitted—basic principles which were in contradiction to the Czechoslovak political tradition and the Constitution, and in complete harmony with the Soviet doctrine. All economic and political institutions, newly introduced, have their pattern in similar institutions of the USSR. Freedom of expression, of the press and of assembly and protection of fundamental human rights no longer exist.

Czechoslovakia today has a police rule, a terroristic police rule. No one is permitted even to think in any way other than that which is ordered, and this includes scientists, professors, musicians, actors, and artists. Nor is all this directing and channeling haphazard. It is directing patterned exactly in the USSR way, without consideration for tradition, for history, or even for practicality or the interests of the Czechoslovak people.

The present Minister of Foreign Affairs Clementis specifically said that the whole foreign

furent interdites. Les sièges de ces partis furent occupés par la milice en armes, leurs chefs élus furent renvoyés et de nouveaux chefs, aux ordres des communistes, les remplacèrent. Les journaux non communistes ne reçurent pas de papier avant le remplacement de leurs directeurs par de plus dociles. Tous ceux qui s'élevèrent contre le *putsch* furent proclamés traîtres, avec toutes les conséquences que comportait cette appellation.

Permettez-moi d'examiner maintenant la question de savoir si le coup de force communiste en Tchécoslovaquie est une question d'ordre intérieur ou s'il fut dirigé par l'URSS.

Le coup de force fut organisé par les prétendus chefs politiques tchécoslovaques suivants: Klement Gottwald, Zdenek Fierlinger, Vaclav Kopecky, Zdenek Nejedly, Rudolf Slansky et le général Ludvik Svoboda. Tous ces personnages, sans une seule exception, ainsi que d'autres dont je ne fais pas mention ici, passèrent les années de guerre sur le territoire de l'URSS où ils reçurent la formation nécessaire et des instructions précises en vue de l'action future.

Le coup d'Etat de Tchécoslovaquie, bien qu'exécuté par Gottwald, Fierlinger et autres, ne peut pas être interprété comme une affaire d'ordre purement intérieur. Le parti communiste — d'innombrables photographies le prouvent — exécuta son coup d'Etat sous l'égide du drapeau soviétique placé à côté du drapeau tchécoslovaque, de portraits de Staline, de la faucille et du marteau — emblème de la révolution soviétique — et de l'hymne russe de concert avec l'hymne tchécoslovaque. Le parti communiste emploie toujours ces emblèmes-là pour ses coups de force. Mais lorsqu'il a voulu gagner le vote des Tchécoslovaques lors d'une élection libre et secrète, il a utilisé seulement les symboles et emblèmes tchécoslovaques, ouvertement et hypocritement.

Si vous lisez les mémoires du Président Benès publiés en décembre dernier, vous verrez que, en décembre 1943 déjà à Moscou, les communistes tchécoslovaques obligèrent le Président à accepter certains principes tels que l'établissement de comités nationaux ou comités d'action afin de déterminer quels partis politiques devaient être tolérés et quels autres ne pourraient jamais plus l'être; ce sont là des principes en contradiction avec la tradition politique de la Tchécoslovaquie et sa Constitution, et en complète harmonie avec la doctrine soviétique. Toutes les institutions économiques et politiques nouvellement introduites sont à l'imitation des institutions analogues existant en URSS. La liberté de parole, la liberté de presse, la liberté de réunion ainsi que la protection des droits fondamentaux de l'homme n'existent plus.

La Tchécoslovaquie, aujourd'hui, est un pays à régime policier terroriste. Personne ne peut même penser autrement qu'on le lui ordonne, et ceci est valable aussi bien pour les savants, les professeurs, les musiciens, les acteurs et les artistes. Tout ce dirigisme n'est d'ailleurs pas fait au hasard: il imite exactement la méthode soviétique, sans égard à la tradition et à l'histoire tchécoslovaques, sans égard même aux intérêts du peuple tchécoslovaque.

Le Ministre actuel des Affaires étrangères, Clémentis, a déclaré que toute la politique étran-

policy of Czechoslovakia must accommodate itself still more to that of the USSR; and Minister of Education Nejedlý said exactly the same thing concerning Czechoslovak schools, adding that they must now be a political channel for State needs. The same applies to the other branches of public administration, especially the Army.

Would a purely internal change in Czechoslovakia necessitate this slave-like imitation of the USSR pattern?

I state that all this is evidence that Czechoslovakia was subject to the indirect aggression of the USSR and the victim of political infiltration, the same indirect aggression which Mr. Molotov, in 1939, recognized as equally dangerous as direct aggression, when, during negotiations for an alliance with the United Kingdom and France, he wrote that the proposed treaty would apply "in the case of direct or indirect aggression, that is to say, an internal *coup d'état* or a political change favourable to the aggressor".

In this connexion, too, I can cite a passage with a similar reference concerning political infiltration. The former Secretary of State of the United States, James F. Byrnes, on page 306 of his book, *Speaking Frankly*, says the following :

"The Charter of the United Nations pledges all Members to refrain from the threat or the use of force against the territorial integrity or the political independence of any State. The definition is not restricted to armed invasion. It can mean coercion, pressure or subterfuge, such as political infiltration."

In addition to this indirect aggression and political infiltration of the USSR, there are several instances of its direct intervention in Czechoslovak affairs last month.

It is customary that official visits of members of a foreign Government are officially announced in advance to the responsible heads of departments and to the Chief of State. The Deputy Foreign Minister of the USSR, Valerian Zorin, came to Prague in the midst of the political crisis on 19 February 1948, without the advance knowledge of the Minister of Foreign Affairs, Jan Masaryk, and the President, Eduard Benes. When his presence in Prague was made known, two reasons for it were given : the first, that he came to control the distribution of wheat and fodder shipments from the USSR ; and the second, that he came to participate in a conference of the Association for Czechoslovak-Soviet Friendship—two weighty reasons for the visit of a Deputy Foreign Minister. The truth, however, is that he came to give final approval to the Communists and to direct the action of the Communist chiefs. He conferred with all Communist Ministers and Zdenek Fierlinger. There are witnesses to prove this, now in Germany, and on their way to Paris.

After Mr. Zorin's arrival in Prague, President Benes received the Premier, Klement Gottwald. After almost two hours of conversation, when

gère de son pays doit suivre de plus près encore celle de l'URSS. Le Ministre de l'éducation, Nejedlý, a fait la même déclaration en ce qui concerne les écoles de Tchécoslovaquie, ajoutant qu'elles doivent maintenant être un instrument politique au service de l'Etat. Ceci s'applique également aux autres départements de l'administration publique, particulièrement à l'armée.

S'il y avait réellement eu une simple modification d'ordre intérieur en Tchécoslovaquie, aurait-il été nécessaire de copier servilement les pratiques soviétiques ?

Je déclare que tous ces faits prouvent que la Tchécoslovaquie fut l'objet d'une agression indirecte de la part de l'URSS, et la victime d'infiltrations politiques ; il s'agit là de la même agression indirecte que M. Molotov, en 1939, reconnaissait comme tout aussi dangereuse que l'agression directe lorsque, durant les négociations en vue d'une alliance avec le Royaume-Uni et la France, il écrivait que le traité que l'on se proposait de signer concernerait aussi bien l'agression directe que l'agression indirecte, c'est-à-dire les coups d'Etat intérieurs ou les modifications politiques favorables à l'agresseur.

A cet égard, je voudrais également citer une page analogue au sujet de l'infiltration politique. L'ancien Secrétaire d'Etat des Etats-Unis, James F. Byrnes, écrit dans son livre *Speaking Frankly* :

« La Charte des Nations Unies oblige tous les Membres signataires à s'abstenir de recourir à la menace ou à l'emploi de la force contre l'intégrité territoriale ou l'indépendance politique de tout Etat. Cette définition ne se limite pas à l'invasion armée. Elle s'applique aussi aux moyens de coercition, de pression ou aux subterfuges, tels que l'infiltration politique. »

A l'agression indirecte, à l'infiltration politique de l'URSS, s'ajoutent des exemples de son intervention directe dans les affaires de la Tchécoslovaquie le mois dernier.

Il est d'usage que les membres d'un gouvernement étranger annoncent leur visite à l'avance aux chefs de ministères et au chef de l'Etat qui doit les recevoir. Or, Valerian Zorine, Ministre adjoint des Affaires étrangères de l'URSS, arriva à Prague en pleine crise politique, le 19 février 1948, sans que le Ministre des Affaires étrangères, Jan Masaryk ou le Président Edouard Benès en eussent connaissance à l'avance. Lorsque sa présence à Prague fut connue, deux raisons en furent données : il était venu premièrement pour contrôler la distribution de blé et de fourrage provenant de l'URSS et, en second lieu, pour participer à une conférence de l'association pour l'amitié tchécoslovaque-soviétique ; voilà vraiment deux raisons sérieuses pour la visite d'un ministre adjoint des Affaires étrangères. La vérité est tout autre : il était venu pour donner son approbation finale aux communistes et diriger l'action des chefs communistes. Il conféra avec tous les ministres communistes et avec Zdenek Fierlinger. Des témoins, actuellement en Allemagne et en route pour Paris, peuvent le confirmer.

Après l'arrivée de M. Zorine à Prague, le Président Benès reçut le Premier Ministre, Klement Gottwald. Après deux heures de conversa-



Gottwald was ready to leave, the President, who had been unofficially informed of the presence in Prague of the Deputy Foreign Minister of the USSR, asked the Premier: "Have you nothing more to tell me today?" Gottwald answered, "Nothing." The President then asked: "Not even that Mr. Zorin is in Prague?" And Gottwald answered: "Yes, he is here." This failure to mention the presence of such a high official of the USSR is one more proof as to which country's interests Gottwald serves. This omission resulted in the President's refusal to receive Mr. Zorin at all.

On 24 February 1948, President Eduard Benes handed Premier Gottwald his answer to the demands of the Communist Party as a solution of the political crisis. It was contained in a letter for the Presidium of the Central Executive Committee of the Czechoslovak Communist Party. This letter, in translation, reads as follows:

"On February 21, 1948, you sent me a letter in which you informed me of your position on the solution of the Government crisis and requested me to identify myself with it.

"Permit me to formulate my position. I fully feel the weight of the responsibility in this fateful period of our national and State life. From the first moment of this crisis, I have been thinking of the situation, of how it developed, and of its correlation with world events and developments. I am trying to see clearly, not only the immediate situation, but the reasons which led to it and the results which this or that decision can have.

"I am well aware of the powerful forces by which the present situation was brought about. In considering the situation quietly, objectively, dispassionately, in a matter-of-fact way, I feel that the common will of the most varied groups of our citizenry that have turned to me is the will for peace and quiet, for order and discipline, for discipline voluntarily imposed, for a progressive and a truly socialistic life.

"How can we attain this aim? You know my sincere democratic profession of faith. I cannot but remain faithful to it even in this moment, for democracy, according to my conviction, is the only reliable and lasting basis for a decent and respected human life. I insist on a parliamentary democracy, on a parliamentary Government, as the conditions of democracy. I say that I am very familiar with the necessary social and economic content. I founded my political work on these principles and I cannot take any other action without self-betrayal.

"Our present crisis of democracy can be settled only in a democratic and parliamentary way. I do not ignore your demands. However, I consider all our political parties combined in a national front as the bearers of political responsibility. All of us accepted the principles of a national front, and this has proved itself until the recent crisis arose. For me, the crisis has not disproved the principle itself. I am convinced

tion, alors que Gottwald était prêt à partir, le Président, qui avait été informé de façon officieuse de la présence à Prague du Ministre adjoint des Affaires étrangères de l'URSS, demanda au Premier Ministre tchécoslovaque: «N'avez-vous rien d'autre à me dire aujourd'hui?» Gottwald répondit: «Rien». Le Président insista: «Même pas que M. Zorine est à Prague?» Gottwald répondit: «Il y est en effet». Cette tentative de passer sous silence la présence à Prague d'un fonctionnaire aussi important de l'URSS est une preuve de plus des intérêts que Gottwald servait. La conséquence en fut que le Président refusa de recevoir M. Zorine.

Le 24 février 1948, le Président Edouard Benès donna au Premier Ministre Gottwald sa réponse aux exigences du parti communiste en ce qui concerne la solution de la crise politique, réponse contenue dans une lettre adressée au Présidium du Comité central exécutif du parti communiste tchécoslovaque. La traduction de cette lettre se lit comme suit:

«Le 21 février 1948, vous m'avez écrit pour m'informer de votre point de vue sur la solution de la crise gouvernementale et me demander de l'adopter.

«Permettez-moi de préciser mon attitude. Je sens le poids des responsabilités qui m'accablent en cette heure cruciale de l'histoire de notre nation et de notre Etat. Dès la première minute de cette crise, j'ai pensé aux répercussions de cette situation et j'ai dressé un parallèle avec les événements mondiaux. J'ai essayé de voir d'une façon claire non seulement la situation immédiate, mais également les raisons qui l'ont amenée et les résultats qui peuvent découler de telle ou telle décision.

«Je connais bien les forces puissantes qui sont à l'origine de la situation actuelle. En l'examinant calmement, objectivement, sans passion, de façon vraiment réaliste, je pense que le sentiment commun à tous les groupes très divers de nos concitoyens qui se sont tournés vers moi est leur désir de paix, d'ordre et de discipline volontairement consentie, et d'une vie progressiste et véritablement socialiste.

«Comment pouvons-nous atteindre ces objectifs? Vous connaissez ma profession de foi sincèrement démocratique. Je ne peux qu'y rester fidèle, même à ce moment, car j'ai la conviction que la démocratie est la seule base durable pour construire une vie humaine digne et respectable. J'insiste sur le fait qu'une démocratie parlementaire, un gouvernement parlementaire est une condition même de la démocratie. Je peux dire que je connais bien les impératifs économiques et sociaux que cela comporte. Toute mon œuvre politique a été fondée sur ces principes et je ne peux prendre aucune autre mesure sans me renier moi-même.

«Cette crise de notre démocratie ne peut être résolue que d'une façon démocratique et parlementaire. Je n'ignore pas vos exigences; mais je considère tous nos partis politiques comme unis dans un front national et comme portant une même responsabilité politique. Nous avons tous accepté le principe d'un front national; et il a fait ses preuves jusqu'à la crise actuelle. Celle-ci ne démontre pas la fausseté du principe. Je suis

that we can continue to have the indispensable co-operation of all on this principle, that all disputes can be solved to the greatest benefit of the nation and the joint State of Czechs and Slovaks. For this reason, I dealt with five political parties. I heard their opinions and some of them have given them to me in writing. These are weighty matters; I cannot simply ignore them. I must, therefore, appeal to all, again, that we find a conciliatory solution and new successful co-operation in the parliamentary way and within the National Front. So much for the formal side.

"Personally, as I have already stated, it is clear to me that the Premier will be the President of the strongest party, Klement Gottwald.

"Finally, from the factual side, it is clear for me that socialism is a way of life which the preponderant part of our nation desires. Besides, I believe that a definite measure of freedom and harmony is compatible with socialism. Those are the indispensable principles of our entire national existence. The nation has struggled for freedom almost incessantly in its entire history. History has shown us, too, where discord leads. I urgently ask you, therefore: Let us consider these facts and let us make them the foundation of our negotiations. Let us all together begin again to agree on future lasting co-operation, and let us not allow the prolongation of the division of the nation into two quarreling halves. I believe that a reasonable agreement is possible because it is indispensably necessary."

Can any thinking person believe that President Benes could agree to the new Government under Klement Gottwald without the greatest pressure, without duress, without the threat of the use of force? Can President Benes, who studied democracy all his life, who worked for democracy, taught democracy, went into exile for democracy and devoted his life to democracy, change over night? Could President Benes countenance the kind of rule of a terrorizing mass, a rule by force, which is a travesty of all legality and all law in Czechoslovakia? Could he bear to read the controlled Czechoslovak press which lists innumerable names of people who are in prison, who are under surveillance and investigation? Could he give even tacit approval to the violation of the articles of our Constitution and laws which protect constitutional rights? Could he permit some of his oldest and best friends—co-workers in exile, his collaborators who spent years in concentration camps, at the hands of the Germans, because of that collaboration—and Czechoslovak citizens generally, to be dismissed from their positions, robbed of their property, jailed without reason and put before special so-called courts?

I categorically reject any suggestion that President Benes is a free man. I reject any possibility that he approved the new Gottwald regime or that

persuadé que nous pouvons continuer à avoir la coopération nécessaire de tous pour son application, que tous les conflits peuvent être réglés pour le plus grand bien de la nation, de l'Etat dualiste des Tchèques et des Slovaques. Pour cette raison, je me suis adressé aux cinq partis politiques; j'ai obtenu l'expression de leurs opinions, que certains ont même fait connaître par écrit. Il s'agit là de questions vitales que je ne peux ignorer. Je dois donc faire appel à nouveau à tous dans le but d'arriver à une solution de conciliation, de coopération parlementaire fructueuse dans le cadre du front national. Voilà pour les questions de principe.

« Personnellement, ainsi que je l'ai déjà indiqué, il est parfaitement clair pour moi que le Premier Ministre doit être le chef du parti politique le plus fort, Klément Gottwald.

« Enfin, du point de vue des faits, il est clair pour moi que le socialisme est conforme aux désirs de la plus grande partie de notre nation. Je crois, en outre, qu'une certaine proportion de liberté et d'entente est compatible avec le socialisme. Ce sont là les principes mêmes de notre existence nationale. Notre nation, au cours de toute son histoire, a lutté presque continuellement pour sa liberté. L'histoire nous a montré aussi où mène la discorde. Je vous demande donc instamment de tenir compte de ces faits et d'en faire la base même de nos négociations. Nous devons nous mettre d'accord sur la base d'une coopération durable et ne pas permettre que se prolonge la division de notre nation en deux clans qui se querellent. Je crois qu'un accord raisonnable est possible, car un tel accord est absolument nécessaire. »

Qui pourrait croire que le Président Bénéš aurait accepté le nouveau gouvernement sous la présidence de Klément Gottwald si la plus forte pression n'avait pas été exercée sur lui et s'il n'avait été contraint et menacé de l'emploi de la force? Le Président Bénéš, qui toute sa vie a étudié la démocratie, a travaillé pour la démocratie et n'a jamais parlé que de façon démocratique, qui est allé en exil pour sauver la démocratie à laquelle il a consacré toute sa vie, aurait-il pu ainsi changer en une nuit? Le Président Bénéš pourrait-il accepter ce règne de la force et de la terreur qui n'est que le travestissement de toute légalité en Tchécoslovaquie? Pourrait-il supporter de lire la presse tchécoslovaque contrôlée, qui cite chaque jour les noms d'innombrables personnes surveillées, arrêtées et emprisonnées? Pourrait-il donner son approbation même tacite à la violation des articles de notre Constitution et des lois qui protègent les droits constitutionnels des citoyens? Pourrait-il permettre que certains de ses amis, parmi les plus anciens et les plus fidèles — ses collaborateurs en exil, ceux qui ont passé des années dans des camps de concentration allemands à cause de cette collaboration — et que des citoyens tchécoslovaques en général soient maintenant privés de leurs situations, dépouillés de leurs biens, emprisonnés sans motif et traduits devant de prétendus tribunaux spéciaux?

Je rejette d'une façon catégorique toute allégation prétendant que le Président Bénéš est libre et qu'il a approuvé le nouveau régime de

he sanctions its action without having the greatest pressure put upon him.

I believe that President Benes would have resigned immediately if he were a free man. I know positively that on Saturday, 6 March 1948, the Foreign Minister, Jan Masaryk, visited him at Sezimovo Usti. I know that on that day the President said he was going to resign.

I likewise reject categorically the supposition that the late Minister of Foreign Affairs, Jan Masaryk, spoke the words he did during his last days except under the greatest pressure and duress. He could not make a move without the two special guards assigned to him after the coup. For myself, I cannot accept the official explanation of his death as suicide. I know that he planned to leave Czechoslovakia and begin to work all over again for a free Czechoslovakia.

The difficulties with which Foreign Minister Jan Masaryk had to cope in order to satisfy the USSR in its most elastic interpretations of the Treaty of Friendship of 1943, and at the same time not do irreparable harm to his own country, weighed more heavily upon him, especially since last September when an unsuccessful attempt was made on his life. Two other Cabinet members, Drtina and Zenkl, received packages identical with Mr. Masaryk's, which were bombs intended to kill the recipients. Fortunately, all three were discovered before they could explode.

In the investigation which followed, it was found by the Ministry of Justice that it was a Communist plot to kill the three most popular democratic leaders of Czechoslovakia. The investigation further proved that a Communist member of Parliament, Sosnar-Honzak, also connected with this group, had a cache of arms and ammunition. In view of these proven facts, Sosnar-Honzak had to resign as a member of Parliament. There was evidence also that the NKVD of the USSR was involved in the whole affair.

Mr. Drtina, who was then the Minister of Justice responsible for this investigation, was found on the sidewalk in front of his home in a critical condition shortly after the Communists took over. The official explanation given was that it was the result of attempted suicide. Jan Masaryk was the second official suicide. Zenkl remains.

These are the facts. I have witnesses to substantiate them. I have more facts.

In my original letter to the Secretary-General of the United Nations, I mentioned the fact that the coup was successfully made because of the use of the threat of military force of the USSR, in readiness on the northwestern boundaries of Czechoslovakia. I had this information about the threat of the use of military force which was addressed to the President, from sources I cannot publicly divulge now because it would endanger many lives in Czechoslovakia. However, I would ask the Security Council to hear President Benes himself attest to the fact which forced him to

Gottwald. S'il a sanctionné l'action d'un tel régime, ce n'est qu'à la suite de la terrible pression exercée sur lui.

Je suis certain que le Président Bénéš aurait démissionné immédiatement s'il avait été libre. Je sais de façon certaine que, le samedi 6 mars 1948, le Ministre des Affaires étrangères, Jan Masaryk lui a rendu visite à Sezimovo Usti. Je sais que, ce jour-là, le Président lui a déclaré qu'il allait démissionner.

Je rejette aussi catégoriquement toute hypothèse voulant que le regretté Ministre des Affaires étrangères, Jan Masaryk, ait prononcé les paroles qu'il a prononcées ces derniers jours, autrement que contraint par une terrible pression. D'ailleurs, il ne pouvait faire un pas sans avoir deux policiers étroitement attachés à lui depuis le coup d'Etat. Je ne peux accepter l'explication officielle de sa mort, présentée comme un suicide. Je sais qu'il voulait quitter la Tchécoslovaquie et qu'il voulait recommencer à travailler pour une Tchécoslovaquie libre.

Les difficultés que Jan Masaryk, Ministre des Affaires étrangères, a eu à surmonter pour donner satisfaction à l'URSS dans son interprétation très élastique du Traité d'amitié de 1943, et en même temps ne pas causer à son pays un tort irréparable, l'accablaient lourdement, surtout depuis l'attentat manqué, commis en septembre contre sa vie. Deux autres membres du cabinet, Drtina et Zenkl, ont reçu des colis identiques à celui que reçut M. Masaryk, contenant des bombes qui devaient tuer les destinataires. Heureusement, les trois bombes furent découvertes avant leur explosion.

Au cours de l'enquête qui a suivi, le Ministre de la justice a constaté qu'il s'agissait d'une conspiration communiste contre les trois chefs les plus populaires de la démocratie tchécoslovaque. L'enquête a prouvé également qu'un membre communiste du Parlement, Sosnar-Honzak, qui avait des attaches avec les conspirateurs, cachait des armes et des munitions. La révélation de ces faits força Sosnar-Honzak à démissionner du Parlement. Il fut également constaté que le NKVD de l'URSS était mêlé à toute cette affaire.

M. Drtina, le Ministre de la justice qui avait mené cette enquête, fut trouvé dans un état critique, sur le trottoir devant sa maison, peu après la prise de pouvoir par les communistes. L'explication officiellement donnée fut qu'il fallait voir là le résultat d'une tentative de suicide. Jan Masaryk a été le second suicidé officiel. Il reste Zenkl.

Voilà les faits. J'ai des témoins qui peuvent les confirmer. Je peux d'ailleurs en apporter d'autres.

Dans ma première lettre au Secrétaire général des Nations Unies, j'ai indiqué que le coup de force a réussi à la suite d'une menace d'intervention des troupes de l'URSS, qui étaient prêtes le long de la frontière nord-ouest de la Tchécoslovaquie. Je tiens mes renseignements au sujet de cette menace d'intervention militaire envoyée au Président de sources que je ne puis révéler car cela mettrait en péril de nombreuses vies en Tchécoslovaquie. Je demanderai seulement au Conseil d'écouter le Président Bénéš lui-même témoigner de la façon dont il fut obligé d'accepter

proclaim that he had to accept the Gottwald dictatorship because he could not allow the terrible bloodshed which would otherwise result.

Since then, I have learned that there were USSR troop movements in Austria also, near the southern boundary of Czechoslovakia. Here, let me quote in translation from the *Volksrecht* of Zurich, Switzerland. An article datelined Vienna, 20 February, United Press, states: "Well-informed Austrian sources informed us tonight that during the last days, 18,000 additional Russian troops marched into Austria. A large number of these troops (10,800) will be stationed in Dollersheim, 70 kilometres north of Vienna. The rest, coming from Hungary, will be quartered in Klosterneberg, 15 kilometres west of Vienna." Both these towns are very near to the Czechoslovak boundary.

There are other press reports of the movement of USSR troops at that time. The world press in its pictures brought visible proof of the participation of the USSR military in the demonstrations in Prague during the crisis. Furthermore, USSR officers participated in the arrests of non-Communist political leaders. Agents of the USSR worked in the Ministry of Interior, which controls the police and security troops. USSR agents were also among the armed militia in the streets of Prague. Witnesses to these facts are now in Germany or on their way to Paris and London. They have cabled me their willingness to testify to these facts.

I affirm that the situation in Czechoslovakia, and its continued existence, is a threat to international peace and security, referred to in Article 34 of the Charter.

The existence of tyranny and oppression anywhere is a threat to peace, but particularly in that part of Europe where East meets West and where conflicts have begun time and again.

Terror has already been unleashed in its full fury in Czechoslovakia, and it will be greater than in the countries of Eastern Europe, because it will be all the more difficult, if not impossible, for a truly democratic people to become accustomed to slavery.

It is because of this terror that more and more people are fleeing from their homes, among them some of the best representatives of Czechoslovakia's political, economic and cultural leadership, but among them, too, dangerous agents of the new terroristic Prague regime.

The successful coup in Czechoslovakia has given new impetus to Communist forces all over the world, but particularly in Europe. This can only lead to violence and conflict.

That the Czechoslovak situation is more than a purely internal affair is evident from the joint official protests of the United States, the United Kingdom and France to the Government in Prague, from references to it in the public speeches of M. Bidault, the Foreign Minister of

la dictature de Gottwald pour éviter une terrible effusion de sang qu'il ne pouvait pas admettre.

J'ai appris depuis que des mouvements de troupes soviétiques ont eu lieu également en Autriche, près de la frontière sud de la Tchécoslovaquie. A cet égard, je voudrais citer une traduction extraite du journal suisse *Volksrecht*, de Zurich. Il s'agit d'une dépêche *United Press*, datée de Vienne, 20 février: « Des sources autrichiennes autorisées indiquent qu'au cours des derniers jours 18.000 soldats russes supplémentaires ont pénétré en Autriche. Un grand nombre de ces soldats (10.800) seront stationnés à Dollersheim, à 70 kilomètres au nord de Vienne. Les autres, venant de Hongrie, seront cantonnés à Klosterneberg, à 15 kilomètres à l'ouest de Vienne. » Ces deux villes se trouvent très près de la frontière tchécoslovaque.

D'autres rapports de presse mentionnent des mouvements de troupes soviétiques, effectués à cette époque. Les photographies publiées par la presse mondiale prouvent la participation des soldats de l'URSS aux manifestations qui eurent lieu à Prague au cours de la crise. En outre, des officiers soviétiques ont pris part à l'arrestation des chefs non communistes. Des agents de l'URSS travaillaient au Ministère de l'intérieur, qui contrôle les forces de police et de sécurité. Des agents de l'URSS se trouvaient également dans la milice armée, dans les rues de Prague. Les témoins de ces faits sont maintenant en Allemagne ou en route pour Paris et Londres; ils m'ont adressé des télégrammes indiquant qu'ils étaient prêts à témoigner.

J'affirme que la situation en Tchécoslovaquie et sa continuation constituent une menace à la paix et à la sécurité internationales, aux termes de l'Article 34 de la Charte.

L'existence de la tyrannie et de l'oppression, en quelque endroit que ce soit, est une menace à la paix, mais plus particulièrement dans cette partie de l'Europe où l'Est rencontre l'Ouest et où, de tous temps, des conflits ont éclaté.

La terreur a été déchaînée en Tchécoslovaquie, et elle sera plus grande que dans les pays de l'Europe orientale parce qu'il sera difficile, sinon impossible, à un peuple réellement démocratique de s'habituer à l'esclavage.

C'est à cause de cette terreur qu'un nombre toujours croissant de personnes s'enfuient; parmi elles, se trouvent quelques-uns des meilleurs représentants des milieux politiques, économiques et culturels tchécoslovaques, mais il y a également parmi eux des agents dangereux du nouveau régime terroriste de Prague.

Le coup de force réalisé en Tchécoslovaquie a donné un nouvel élan aux forces communistes dans le monde entier et surtout en Europe. Cela ne peut que conduire à des actes de violence et à un conflit.

Que la situation en Tchécoslovaquie ne soit pas une question purement intérieure, cela ressort, d'une manière évidente, des protestations conjointement adressées au Gouvernement de Prague par les Etats-Unis, le Royaume-Uni et la France, et des discours prononcés par M. Bidault, Ministre

France, of President Truman and of Secretary of State Marshall, and only today, of the Prime Minister of the United Kingdom, Mr. Attlee ; and I could list others.

But these protests and the upsurge of public opinion against the coup from all parts of the world, gratifying though they may be, are not positive action to remedy Czechoslovakia's situation and to prevent similar developments in other countries. It is not enough to express regret over the death of freedom in Czechoslovakia. The aggressor, sure of his strength, after allowing time for consolidating his newly acquired position, cannot long refrain from taking another step forward on the path of aggression.

The success of the Communist coup in Czechoslovakia was only a few hours old when it became evident that the plans for world revolution and domination included more than the Slavic peoples alone. The Yugoslav General Maslaric, who also happened to be in Prague with the USSR General Gundarov during the crisis, said in part on 26 February 1948, at the initial meeting of the executive board of the All-Slav Committee :

"No one denies that the world is divided into two camps. The imperialistic camp is led by the United States with the help of the United Kingdom and France, and the democratic camp is led by the USSR, the Slav and non-Slav lands of peoples' democracy, and includes all other oppressed nations which are struggling for their own freedom and independence. To the democratic camp also belong the American workers who are fighting against the lowering of their material standard of living, the American farmers who are fighting against the extraordinary cheapening of their produce, the American Negroes who are fighting for the same rights that other American citizens enjoy ; in addition, the British, French and Italian workers and peasants who are having a difficult struggle for their very existence. The democratic camp also includes the Greek, Indian, Malayan and Chinese people. The democratic camp is an immense power, while the imperialistic camp is made up of a group of imperialists from various capitalistic States under the leadership of the American financial magnates of Wall Street."

General Maslaric rejected as useless the attacks of the West against the new Slavic movement, saying that it has nothing in common either with racism or with the old Pan-Slavism. According to him, the chief task of this new Slav movement is the strengthening of the democratic camp, the struggle against the Truman Doctrine and the Marshall Plan.

In the final meeting of the All-Slav Committee on 28 February in Prague, USSR delegate Polevoj read a resolution in which, among other things, he said :

"The complicated international situation demands even greater efforts of the All-Slav Committee and the National Slav Committees to include, in their work, the widest classes of working people of our lands. The conference takes note with special gratification of the establishment

des Affaires étrangères de France, par le Président Truman, par le Secrétaire d'Etat Marshall et, aujourd'hui même, par M. Attlee, Premier Ministre du Royaume-Uni ; et je pourrais en citer d'autres.

Mais ces protestations et le soulèvement de l'opinion publique du monde entier contre le coup de force en Tchécoslovaquie, bien qu'ils nous apportent des satisfactions, ne constituent pas des mesures positives pour remédier à la situation en Tchécoslovaquie et pour prévenir des événements similaires dans d'autres pays. Il ne suffit pas d'exprimer des regrets de la mort de la liberté en Tchécoslovaquie. L'agresseur, sûr de sa force, après avoir pris le temps de consolider ses nouvelles positions, ne pourra pas s'empêcher d'aller plus avant dans la voie de l'agression.

Alors que le succès du coup de force communiste en Tchécoslovaquie ne datait que de quelques heures, il était déjà évident que les plans pour la révolution et la domination mondiales visaient au-delà des peuples slaves. Le général yougoslave Maslaric, qui, lui aussi, se trouvait à Prague avec le général soviétique Gundarov au cours de la crise, a déclaré notamment le 26 février 1948, à la première réunion du Comité panslave :

« Personne ne nie que le monde est divisé en deux camps : le camp impérialiste, mené par les Etats-Unis, avec l'aide du Royaume-Uni et de la France, et le camp démocratique, mené par l'URSS, par les démocraties populaires slaves et non slaves, et qui comprend toutes les nations opprimées luttant pour leur liberté et leur indépendance. Dans le camp de la démocratie, se trouvent aussi les ouvriers américains qui luttent contre l'abaissement du niveau de vie, les fermiers américains qui combattent la baisse extraordinaire des prix des produits agricoles, les nègres américains qui luttent pour obtenir les mêmes droits que les autres citoyens américains, ainsi que les ouvriers et les paysans britanniques, français et italiens qui luttent pour leur existence même. Dans le camp de la démocratie, se trouvent aussi les Grecs, les Indiens, les Malais et les Chinois. Le camp de la démocratie est immense et puissant, alors que le camp impérialiste n'est qu'un groupe d'impérialistes de divers Etats capitalistes, sous la conduite des magnats financiers américains de Wall Street. »

Le général Maslaric a affirmé que les attaques portées par l'Ouest contre le nouveau mouvement slave étaient inutiles. Il n'y a rien de commun, a-t-il déclaré, entre ce mouvement et le racisme ou l'ancien panslavisme. D'après lui, la tâche essentielle de ce nouveau mouvement slave est le renforcement du camp démocratique, la lutte contre la doctrine de Truman et le Plan Marshall.

Au cours de la dernière réunion du Comité panslave, tenue à Prague le 28 février, le délégué de l'URSS, Polevoj, a lu un texte de résolution dans lequel il déclarait notamment :

« La situation internationale compliquée exige des efforts encore plus grands de la part du Comité panslave et des différents comités nationaux slaves pour faire participer à nos efforts toute la classe ouvrière de nos pays. Le Comité note avec satisfaction la création de liens étroits



of strong contacts with non-Slav nations in which there is a new democracy : Romania, Hungary and Albania."

On 15 March last, the new Minister of Foreign Trade, Antonin Gregor, speaking at a conference of representatives of a national trade organization in Prague, said : " We must thank our Slav allies, and mainly the Union of Soviet Socialist Republics, for the fact that we succeeded in overcoming all obstacles and defeating reaction." This is a public admission of USSR assistance in engineering the coup.

I am aware of the gravity of the situation and fully cognizant of the seriousness of my action. I acted in the best interests of the people of Czechoslovakia as I saw them. I felt bound by a promise I gave to my chief, Jan Masaryk, before he left the United States last November, in which I gave my word to carry on, without waiting, after he could no longer do so.

I have given all my adult life to work for my country. I fought for its independence in the First World War. I was called a traitor and condemned by local Austro-Hungarian authorities then.

I worked closely with President Benes for Czechoslovakia's liberation during the Second World War. I was called a traitor and condemned by the puppet Tiso regime a second time.

My letter requesting the investigation of the coup in Czechoslovakia by the Security Council resulted in my being condemned as a traitor for the third time ; this time, however, the condemnation came not from home, but from a responsible high official of a foreign country.

From the day of the signing of the United Nations Declaration on 1 January 1942, I have worked for the purposes and principles of the United Nations with all my energy and complete devotion, not only as an individual, but as a representative of Czechoslovakia. My efforts are known to all of you.

I declare solemnly that the success of the United Nations was my purpose in life, for peace means progress for my people and security for my country. I declare that I sincerely and honestly tried in every way to bring about understanding and agreement in all the sessions of the various organs of the United Nations I attended. Let my record speak.

I believed that Czechoslovakia as a Member of the United Nations would be able to conduct its affairs as an independent nation. I admit my doubts increased during the past several months. Nor was I alone in doubting.

On page 364 of his memoirs published in December 1947, President Benes added a footnote to a passage concerning the Treaty of Friendship, Mutual Assistance and Post-War Co-operation with the Union of Soviet Socialist Republics. That footnote in translation reads as follows : " Was I wrong in my judgment and expectations ? Only the future itself can answer

avec des pays non slaves où une nouvelle démocratie est née : la Roumanie, la Hongrie et l'Albanie. »

Le 15 mars dernier, le nouveau Ministre du commerce extérieur, Antonin Gregor, parlant à une conférence de représentants d'organisations commerciales nationales à Prague, a déclaré : « C'est à nos alliés slaves et surtout à l'Union des Républiques socialistes soviétiques que nous devons d'avoir réussi à surmonter les obstacles et à mettre la réaction en déroute. » Voilà un aveu public de l'aide apportée par l'URSS à l'organisation du coup de force.

Je connais la gravité de la situation et je suis conscient de ce que je fais. J'ai agi au mieux des intérêts du peuple tchécoslovaque, tels que je les concevais. Je m'y sentais tenu par une promesse que j'ai faite à mon chef, Jan Masaryk, avant son départ des Etats-Unis, en novembre dernier. Je lui ai donné ma parole de continuer ma tâche, sans attendre, lorsqu'il ne serait plus en mesure d'agir.

J'ai donné toute ma vie à mon pays. Au cours de la première guerre mondiale, j'ai combattu pour son indépendance. Je fus alors qualifié de traître et condamné à mort par les autorités austro-hongroises.

J'ai lutté en collaboration étroite avec le Président Bénéš pour la libération de la Tchécoslovaquie au cours de la deuxième guerre mondiale. Je fus qualifié de traître et condamné, pour la seconde fois, par le régime fantoche de Tiso.

La lettre par laquelle j'ai demandé au Conseil de sécurité de procéder à une enquête sur le coup de force en Tchécoslovaquie a eu pour résultat de me faire appeler traître pour la troisième fois ; cette fois, cela n'a pas été dans mon pays, mais par un haut fonctionnaire d'un pays étranger.

Du jour où la Déclaration des Nations Unies a été signée, le 1<sup>er</sup> janvier 1942, j'ai travaillé pour aider les Nations Unies à atteindre leurs objectifs, et ce, avec toute mon énergie et un entier dévouement. J'ai travaillé en ce sens, non seulement à titre privé, mais également en tant que représentant de la Tchécoslovaquie. Vous connaissez tous mes efforts.

Je déclare solennellement que le succès des Nations Unies était le but de ma vie, car le mot paix signifie progrès pour mon peuple et sécurité pour mon pays. Je déclare que je me suis efforcé avec sincérité d'apporter la compréhension et l'accord dans toutes les séances des organes des Nations Unies dont j'ai fait partie. Qu'on me juge sur mes actes.

Je croyais que la Tchécoslovaquie, comme Membre des Nations Unies, pourrait conduire ses propres affaires en qualité de nation indépendante. J'admets que mes doutes ont augmenté au cours des derniers mois. Je n'ai pas été le seul à douter.

A la page 364 de ses mémoires, publiées en décembre 1947, le Président Bénéš a ajouté une note à un passage concernant le Traité d'amitié, d'assistance mutuelle et de collaboration d'après-guerre avec l'Union des Républiques socialistes soviétiques. Voici la traduction de cette note : « Avais-je tort dans mes opinions et mes espoirs ? Seul l'avenir peut répondre à cette question. Que

this question. Whether right or wrong, my faith and sincerity were absolutely unqualified at that time." The answer came all too soon.

That I have lived to see Czechoslovakia's independence violated by our great ally, in whom we had faith, has been the greatest shock of my life's experience.

No other recourse is left to me save to request that the Security Council act under the provisions of Article 2, paragraph 4, and Article 34 of the Charter of the United Nations, to investigate the situation in Czechoslovakia which is a threat to international peace and security. The responsibility of the United Nations is of momentous import. With the faith that I have in the United Nations, I believe that the United Nations cannot and must not fail the freedom-loving people of Czechoslovakia, who are now terrorized, silenced and enslaved. The United Nations cannot and must not fail the rest of the freedom-loving people of Europe and the world whose freedom has been trampled or is now in peril.

*Mr. Papanek withdrew.*

*The system of consecutive interpretation was resumed at this point.*

Sir Alexander CADOGAN (United Kingdom) : I am sure that all members of the Security Council will wish to study and examine very carefully the statement to which we have just listened, and I reserve my right, at a later time of course, to comment on it. In the meantime, with the permission of the President, I should like to put some general considerations to the Security Council in order to set this question which is before us against its true background as it presents itself to me and to my Government.

The representative of a Member of the United Nations, Chile, has requested, so far as I know in due and proper form, that the Security Council investigate his Government's allegation based on the charges brought by the former permanent representative of Czechoslovakia, while he still occupied that official position, to the effect that the political independence of Czechoslovakia has been violated by the threat of the use of force by another Member of the United Nations, the Union of Soviet Socialist Republics.

When we discussed the inclusion of this question in the agenda of the Security Council, the representative of the USSR said that these charges are—and these are his words—"pure invention", "pure slander", "absolutely unfounded", "absolute absurdity".

So we have charge and counter-charge, and it must be the duty of the Security Council to endeavour to arrive at the truth.

That, in matters of this kind, is of course not easy. *Ex hypothesi*, a Government that wished to interfere in the internal affairs of another State would, having regard to various provisions of the Charter, have to be careful to cover up its tracks. It would not nowadays, in the nature of things, proceed openly, though I would interject at this

j'aie eu tort ou raison, ma foi et ma sincérité étaient entières à cette époque. » La réponse ne vint que trop tôt.

Le plus grand choc que j'aie jamais éprouvé a été de voir notre grand allié, en qui nous avions confiance, violer l'indépendance de la Tchécoslovaquie.

Il ne me reste qu'une chose à faire : c'est de prier le Conseil de sécurité d'agir conformément au paragraphe 4 de l'Article 2, et à l'Article 34 de la Charte des Nations Unies, et d'enquêter sur la situation en Tchécoslovaquie, situation qui constitue une menace à la sécurité et à la paix internationales. La responsabilité des Nations Unies est d'une importance considérable. La foi que j'ai en elles me laisse convaincu que les Nations Unies ne peuvent pas et ne doivent pas abandonner le peuple tchécoslovaque épris de liberté, actuellement terrorisé, réduit au silence et asservi. Les Nations Unies ne peuvent et ne doivent pas abandonner les autres peuples d'Europe et du monde épris de liberté, dont l'indépendance a été foulée aux pieds ou est maintenant en péril.

*M. Papanek se retire.*

*On revient à l'interprétation consécutive.*

Sir Alexander CADOGAN (Royaume-Uni) (*traduit de l'anglais*) : Je pense que tous les membres du Conseil de sécurité désireront étudier plus à fond la déclaration que nous venons d'entendre et je désire me réserver le droit de présenter plus tard des commentaires. Mais entre temps, avec la permission du Président, je voudrais exposer ici des considérations d'ordre général, afin de placer la question dans son cadre réel, comme elle nous apparaît, à moi-même et à mon Gouvernement.

Le représentant du Chili, l'un des Membres des Nations Unies, a demandé — et, autant que je le sache, dans une forme parfaitement correcte, — que le Conseil de sécurité fasse une enquête au sujet d'allégations de son Gouvernement basées sur les accusations faites par l'ex-représentant permanent de la Tchécoslovaquie, alors qu'il occupait encore son poste officiel, accusations selon lesquelles l'indépendance politique de la Tchécoslovaquie aurait été violée par la menace de l'emploi de la force émanant d'un autre Membre des Nations Unies, l'Union des Républiques socialistes soviétiques.

Lorsque nous avons discuté l'inscription de cette question à l'ordre du jour du Conseil de sécurité, le représentant de l'URSS a déclaré que ces accusations étaient « une invention montée de toutes pièces », « une calomnie pure et simple », « dénuées de tout fondement », « une absurdité totale ».

Ainsi, nous sommes en présence d'accusations et de contre-accusations et le devoir du Conseil de sécurité est d'essayer de trouver la vérité.

Qu'il soit difficile d'y arriver quand il s'agit de questions de cette nature, cela va de soi. A priori, un gouvernement qui désirerait intervenir dans les affaires intérieures d'un autre Etat devrait nécessairement, étant donné les diverses dispositions de la Charte, prendre soin d'effacer ses traces. Il ne procéderait pas ouvertement, cela

point that on past occasions, to which I shall make allusion later on—before, perhaps, the technique had been fully developed and perfected—the Government of the USSR did not proceed with so great a caution.

The Security Council will be advised to ask for proof in support of the allegations that have been made. I do not pretend that I, so far as I am concerned, possess absolute proof. I do not know—I have no means of knowing—what passed at any interviews which Mr. Zorin, the Deputy Foreign Minister of the USSR, may have had in Prague during the period of the crisis. I do not know—we are not allowed to know—the details of the interview, of which I have only seen photographs, which took place between President Benes and Prime Minister Gottwald; nor can I know what arguments the latter used to induce the President to accept demands that were notoriously repugnant to him. President Benes could give us these, but since the recent *coup d'état*, he does not appear to have had any facilities for publicity.

We cannot, I think, expect to get such direct evidence. But that does not relieve us of the responsibility of trying to form an estimate of the likelihood of the truth of these charges.

Bland and bare denials are not, in this case, very convincing. We cannot be blind to what has been happening under our eyes during the past few years. Country after country on the confines of the USSR has succumbed to the rule of a ruthless Communist minority. The events of 1939 to 1941, the succession of violent changes of attitude toward the war made by Communist Parties in every country in the world, proved that these parties took their orders from Moscow. The circumstances and the technique are always the same.

Everyone remembers Mr. Vyshinsky's visit to Bucharest when by means of—to say the least—unorthodox methods he fastened the Groza Government on Romania, leading finally to the enforced abdication of King Michael, who had played a notable part in bringing Romania into the war on the side of the Allies.

In other countries we have seen the same process of a highly organized minority seizing power, purging all the elements opposed to it, smothering all democratic rule, suppressing all normal liberties and establishing a police state on a uniform model. What happened this last month in Czechoslovakia had happened before in Romania, Bulgaria, Albania, Hungary and Poland. In all these countries, in breach of solemn international pledges made at Yalta that free and democratic institutions would be established, all the parties but the Communist were gradually or suddenly wiped out. In a number of these countries, Russian troops had been in occupation

est évident, bien que, dans le passé — je désire le faire observer ici, — en plusieurs occasions auxquelles je ferai allusion plus tard, et avant que la technique ait été mise au point complètement, le Gouvernement de l'URSS n'ait pas observé une aussi grande prudence.

Le Conseil de sécurité fera bien de demander des preuves à l'appui des allégations qui ont été faites. En ce qui me concerne, je ne prétends pas posséder de preuves absolues. Je ne sais pas — je n'ai aucun moyen de savoir — ce qui s'est passé au cours des entrevues que M. Zorine, le Ministre adjoint des Affaires étrangères de l'URSS, a pu avoir à Prague pendant la période de crise. Je ne connais pas — il ne nous est pas permis de connaître — les détails de l'entrevue, dont je n'ai vu que des photographies, qui eut lieu entre le Président Bénès et le Premier Ministre Gottwald; je ne peux pas non plus savoir de quels arguments ce dernier s'est servi pour amener le Président à accepter des exigences pour lesquelles il devait sans aucun doute éprouver de la répugnance. Le Président Bénès pourrait nous donner ces renseignements; mais depuis le récent coup d'Etat, il ne semble pas pouvoir disposer des facilités indispensables pour donner de la publicité à ses idées.

Nous ne pouvons pas nous attendre à obtenir, à cet égard, des témoignages directs. Mais cela ne supprime pas la responsabilité que nous avons d'essayer de nous former une opinion sur la vraisemblance du contenu de ces accusations.

Dans le cas présent, de purs et simples démentis ne sont pas très convaincants. Nous ne pouvons pas demeurer aveugles devant ce qui s'est produit sous nos yeux durant les dernières années. L'un après l'autre, les pays situés au voisinage de l'URSS ont succombé sous la domination d'une minorité communiste que rien n'arrête. Les événements qui se sont déroulés de 1939 à 1941, la succession de violents changements d'attitude au sujet de la guerre de la part des partis communistes dans tous les pays du monde prouvent que ces partis recevaient leurs ordres de Moscou. Les circonstances et la technique n'ont pas varié.

Chacun se souvient de la visite de M. Vyshinsky à Bucarest, au cours de laquelle, par des moyens dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils n'étaient pas orthodoxes, il a imposé à la Roumanie le gouvernement Groza, ce qui a finalement amené l'abdication forcée du roi Michel, qui avait pourtant joué un rôle important dans les événements qui ont amené la Roumanie à entrer en guerre aux côtés des Alliés.

Dans d'autres pays, nous avons vu se dérouler le même processus, selon lequel une minorité fort bien organisée a pris le pouvoir, expurgeant tous les éléments qui lui étaient opposés, étouffant toutes les procédures démocratiques, supprimant toutes les libertés normales et établissant un Etat policier constitué sur un modèle uniforme. Ce qui est arrivé le mois dernier en Tchécoslovaquie s'est produit auparavant en Roumanie, en Bulgarie, en Albanie, en Hongrie et en Pologne. Dans tous ces pays, contrairement aux engagements internationaux solennels pris à Yalta, selon lesquels des institutions libres et démocratiques y seraient établies, tous les partis, sauf le parti communiste, ont

while the Communist minority seized and built up power. It is all so regular and uniform that one cannot but trace it to the same source.

In USSR-occupied Bulgaria, the Communists also began by taking office in a coalition dominated by the Agrarian Party. Mr. Dimitrov and his small but highly organized group, imported from Russia, then elbowed out the legitimate representatives of Bulgarian democracy until they were able to take power openly. Opinion, in my country at least, was horrified not long thereafter by the judicial murder, in Bulgaria of a great resistance leader, the Socialist Petkov.

In Hungary the Communist technique was not only to install their men in key positions in the State but, under the wing of the Red Army, to penetrate other parties from within. The Social Democratic Party has been brought by intimidation and trickery to fuse with the Communists in spite of objections by the representatives directly elected by the working class on the party executive. When the Smallholders Party refused to give way, the USSR High Command stepped in to arrest Kovacs, the Secretary-General. Hungary is now completely under Communist control, though only last autumn 80 per cent of the electorate voted against Communism.

That is the process that we have seen at work in country after country, and the latest example is the *coup d'état* in Czechoslovakia which bears the regular hallmark. Of course, it might be said that all these events were the outcome of spontaneous movements in the countries in question, whose inhabitants became progressively convinced of the blessings of living under a totalitarian regime administered by a ruthless minority. Unfortunately, these upheavals generally seemed to coincide with the visit to the country concerned of a high USSR functionary from Moscow. This coincidence of itself must arouse our suspicions, though I certainly would not suggest that the Communists maintain their close contact with Moscow through such overt visits alone. Communist intrigue and penetration, plainly supported from abroad, are always at work underground. In the case of Czechoslovakia, we have the statement of the new Minister of Foreign Trade, which was quoted at our last [268th] meeting on this question and again today, to the effect that "We must thank our Slav Allies, and mainly the Union of Soviet Socialist Republics, for the fact that we succeeded in .... defeating reaction". I have since ascertained that this version corresponded with the first report issued by the official Czech Press Agency. Later the Agency issued a correction from which this passage was deleted.

été graduellement, ou même soudainement, éliminés. Dans un certain nombre de ces pays, des troupes russes se trouvaient en occupation tandis que la minorité communiste s'emparait du pouvoir et le consolidait. Lorsqu'on voit le dessin uniforme et régulier suivi par tous ces événements, il est permis de déclarer qu'ils proviennent de la même source.

Dans la Bulgarie occupée par l'URSS, les communistes ont également commencé par prendre part à une coalition dominée par le parti agraire. M. Dimitrov et son groupe peu important, mais très bien organisé et importé de Russie, ont peu à peu éliminé les représentants légitimes de la démocratie bulgare, jusqu'à ce qu'ils soient en mesure de prendre le pouvoir ouvertement. L'opinion publique, dans mon pays tout au moins, apprit peu de temps après avec horreur le meurtre légal commis en Bulgarie sur la personne d'un grand chef de la résistance, le socialiste Petkov.

En Hongrie, la technique communiste consista, non seulement à installer ses hommes dans les positions clés de l'Etat, mais encore, sous l'égide de l'armée rouge, à noyauter les autres partis par l'intérieur. Le parti social-démocrate a été amené, par intimidation et subterfuge, à fusionner avec les communistes, malgré les objections des représentants directement élus par la classe ouvrière et qui siégeaient au bureau exécutif de ce parti. Lorsque le parti des petits propriétaires refusa de céder, le Haut-Commandement soviétique intervint pour arrêter son secrétaire général, Kovacs. La Hongrie est maintenant entièrement sous le contrôle des communistes, bien que, à l'automne dernier encore, 80 pour 100 du corps électoral aient voté contre le communisme.

Voilà le processus que nous avons vu se dérouler dans un pays après l'autre, et le dernier exemple est le coup d'Etat en Tchécoslovaquie, qui porte la marque de fabrique bien connue. Bien entendu, on pourra nous dire que tous ces événements ont été le résultat de mouvements spontanés dans les pays intéressés, dont les habitants auraient été progressivement convaincus des bienfaits qu'on pourrait retirer d'un régime totalitaire, administré par une minorité que rien n'arrête. Malheureusement, ces bouleversements ont semblé généralement coïncider avec la visite, dans le pays considéré, d'un haut fonctionnaire de l'URSS venu de Moscou. Cette coïncidence en soi suffirait à éveiller nos soupçons, bien que je ne veuille certes pas dire que ces visites faites à visage découvert soient le seul moyen par lequel les communistes maintiennent leur contact étroit avec Moscou. L'intrigue communiste, la pénétration des communistes, avec l'aide évidente d'un soutien venu de l'étranger, se poursuivent constamment dans la clandestinité. Dans le cas de la Tchécoslovaquie, nous avons une déclaration du nouveau Ministre du commerce extérieur, déclaration qui a été citée lors de notre dernière discussion de cette question [268<sup>e</sup> séance]: « C'est à nos alliés slaves et surtout à l'Union des Républiques socialistes soviétiques que nous devons d'avoir réussi à surmonter les obstacles et à mettre la réaction en déroute. » J'ai depuis vérifié que cette version correspondait au premier rapport publié par l'agence officielle tchèque d'information. Plus tard, cette agence a publié un rectificatif qui supprimait ce passage.

In the last few months, since the inauguration of the Marshall Plan, Moscow seems to have given orders to increase the pace. We hear day by day of the brutal methods used in Greece to force the peasants against their will into the Communist movement, or to drive them from their mountain villages as homeless refugees. The whole world knows that this is a deliberate policy to try to conquer Greece by starving its common people, and by creating such misery and chaos that the fighting spirit of the Greek Army may break down. Yet everybody knows that the Greek people are more united than ever before against this Communist aggression, and that there is only a small minority of fanatical extremists who could not hold out a month without the help, support and arms which they receive from their northern neighbours. We know of the preparations that are being made to help the Communists seize power in Italy, and in the last few weeks the Italian Government has seized arms being imported from Yugoslavia to the Italian Communist Party.

The latest coup in Czechoslovakia was handled according to typical Communist technique. It is a matter of public knowledge that Communist parties take their orders from Moscow and, according to the Cominform declaration of October last, their activities in certain European countries, of which Czechoslovakia is one, are co-ordinated by the Cominform, of the which USSR is the originator and the moving spirit. The conference of the Communist parties of various countries which met in Poland in September last decided on the creation of an Information Bureau, the tasks of the Bureau being defined as "organizing the exchange of experience among the parties and, if the necessity arises, co-ordinating their activity on the basis of mutual agreement."

What light does this evidence from other countries throw on the events which happened in Czechoslovakia the other day? Everyone is aware that the Czechs were passionate believers in parliamentary democracy. Between the wars their Parliament represented every section of their people. None worked more smoothly. None brought greater prosperity and social progress to every section of the people. When President Benes returned to Czechoslovakia he was the symbol of the free democracy from which he drew his power. After his long exile he was rapturously received, and there was every evidence that he had the overwhelming majority of the nation in his support. Under his leadership the free Czech Parliament was re-established; there were free trade unions, a free press, freedom of speech and thought and writing. Masaryk himself often boasted that there was no iron curtain in Czechoslovakia, and visitors from abroad found that they could meet the whole press, say anything they desired, and be freely reported throughout the country. It may well be that the Communist Party was expecting to receive a far smaller vote in the forthcoming general election than it had received in the last.

Dans les derniers mois, depuis l'inauguration du Plan Marshall, Moscou semble avoir donné des ordres en vue de forcer l'allure. Nous entendons parler tous les jours des méthodes brutales employées en Grèce pour obliger les paysans, contre leur gré, à se joindre au mouvement communiste, ou encore pour les contraindre à quitter leurs villages dans la montagne pour devenir des réfugiés sans abri. Le monde entier sait qu'il s'agit là d'une mesure politique prise d'une façon délibérée, en vue de conquérir la Grèce en contraignant son peuple à mourir de faim et en créant une telle misère, un tel chaos, que l'esprit combatif de l'armée grecque finirait par céder. Pourtant chacun sait que le peuple grec est plus uni qu'il ne l'a jamais été contre l'agression communiste, qu'il y a seulement dans ce pays une petite minorité d'extrémistes fanatiques qui ne pourraient résister un mois s'ils ne bénéficiaient de l'assistance et des armes qu'ils reçoivent de leurs voisins du nord. Nous savons que des préparatifs sont faits pour aider les communistes à s'emparer du pouvoir en Italie et, au cours des dernières semaines, le Gouvernement italien a saisi des armes importées de Yougoslavie et destinées au parti communiste.

Le dernier coup de force survenu en Tchécoslovaquie a été effectué selon la technique communiste type. Il est de notoriété publique que les partis communistes reçoivent leurs ordres de Moscou et, en vertu de la déclaration faite en octobre dernier par le Cominform, leurs activités dans un certain nombre de pays d'Europe, dont la Tchécoslovaquie, sont coordonnées par le Cominform, dont l'URSS est à la fois la créatrice et l'inspiratrice. La conférence des partis communistes de divers pays qui s'est réunie en Pologne en septembre dernier avait décidé la création d'un bureau d'information dont les tâches étaient définies comme consistant à « organiser l'échange des renseignements sur l'expérience acquise par les partis et, si la nécessité en apparaît, coordonner leurs activités sur la base d'accords réciproques. »

Quelle lumière ces preuves, venues d'autres pays, jettent-elles sur les événements qui se sont déroulés l'autre jour en Tchécoslovaquie? Chacun sait que les Tchécoslovaques étaient passionnément convaincus de l'excellence de la démocratie parlementaire. Pendant l'entre-deux-guerres, leur Parlement représentait toutes les tendances de la population. Aucun Parlement n'a jamais travaillé d'une façon aussi parfaite; aucun n'a créé une prospérité plus grande, n'a réalisé des progrès plus considérables en matière sociale, et cela pour le profit de toutes les couches de la population. Lorsque le Président Bénès revint en Tchécoslovaquie, il était regardé comme le symbole de la libre démocratie, dont il tenait ses pouvoirs. Après son long exil, il fut accueilli avec enthousiasme; il était abondamment prouvé qu'il jouissait de l'appui d'une majorité écrasante au sein de la nation. Sous sa direction, un Parlement tchécoslovaque libre fut restauré; il y eut des syndicats libres, une presse libre; la parole fut libre, la pensée fut libre; on put écrire librement. Masaryk lui-même se vantait souvent de l'absence, en Tchécoslovaquie, d'un rideau de fer, ajoutant que les visiteurs venant de l'étranger pouvaient entrer en contact avec toutes les nuances politi-



That, no doubt, was the reason why it was so urgent to carry through the revolutionary change.

For can it be believed that the Czech people would willingly have suppressed the democratic freedoms to which, ever since their liberation from the Austrian Empire, they had attached such value? Can it be believed that a gallant nation like the Czechs, who made such a magnificent resistance to the Nazis, and whose airmen played so great a part in the Battle of Britain—can it be believed that such a people would give up their democratic rights unless some threat of overwhelming force had been brought against them?

And can we doubt that, if the Czech people had freely accepted this change, their great national leaders, President Benes and Jan Masaryk, would have told the nation why the change had been required, would have asked them to accept it, would have played a major part in ensuring that the nation as a whole genuinely agreed to what was done? Yet, what action did President Benes and Mr. Masaryk take to keep the nation united in support of the changes that were made? Jan Masaryk made his last desperate sacrifice; he gave his life to prove to all the world that this change had been forced upon his nation. President Benes has so far made no declaration to his people or to the world, and meanwhile the propaganda of the new Czechoslovak Government tries to persuade the people that the Western Powers have come out in their true colours as the enemies of Czechoslovakia. Nothing, of course, could be further from the truth, and I am convinced that this crisis has done nothing to lessen the feeling of friendship entertained by the British people for the people of Czechoslovakia. It is, of course, the usual technique of stirring up international hatred which we have seen employed in other countries of Eastern Europe and, above all, in the USSR itself.

Before concluding, there is one particular point with which I should like to deal shortly and which was raised at an earlier discussion in the Security Council. We have been told that, even if it could be established that there had been a violation of the Charter, there are some violations of the Charter which do not fall within the jurisdiction of the Security Council unless they involve a threat to the maintenance of international peace and security. I beg leave to doubt this, and I should like to point out that Article 24 of the Charter confers on the Security Council "primary responsibility for the maintenance of international peace and security", and goes on to say that: "In discharging these duties the Security Council shall act in accordance with the purposes and principles of the United Nations." I find it difficult to believe, therefore, that if a Member of the

ques de la presse, dire tout ce qu'ils voulaient et voir leurs paroles reproduites librement dans toutes les régions du pays. Il est probable que le parti communiste s'attendait à recueillir beaucoup moins de voix, lors des élections générales qui doivent avoir lieu prochainement, que ce ne fut le cas lors des précédentes. C'est sans doute la raison pour laquelle il était devenu urgent pour lui d'opérer un changement révolutionnaire.

Car peut-on vraiment croire que le peuple tchécoslovaque aurait délibérément supprimé ses libertés démocratiques — ces libertés auxquelles il était si profondément attaché depuis qu'il avait été libéré de l'Empire autrichien? Peut-on croire que les Tchèques, cette vaillante nation qui a résisté si magnifiquement aux nazis et dont les aviateurs ont joué un si grand rôle dans la bataille d'Angleterre — peut-on croire, dis-je, qu'un tel peuple abandonnerait ses libertés autrement que sous la menace d'une pression écrasante exercée du dehors?

Pouvons-nous douter que si le peuple tchécoslovaque avait accepté librement ce changement, ses grands leaders nationaux, le Président Benès et Jan Masaryk, eussent dit à la nation pourquoi ce changement était devenu nécessaire, demandé au peuple tchécoslovaque d'accepter ce changement, joué un rôle décisif pour que la nation tout entière accepte volontairement ce qui était fait? Or, quelles mesures ont été prises par le Président Benès et par M. Masaryk pour préserver l'union de la nation dans son soutien des changements intervenus? Jan Masaryk a fait un dernier sacrifice, un sacrifice désespéré: il a donné sa vie pour prouver au monde entier que ce changement avait été imposé à la nation tchécoslovaque. Le Président Benès n'a fait, jusqu'à présent, aucune déclaration, pas plus à son peuple qu'au reste du monde; entre temps, les services de propagande du nouveau Gouvernement tchécoslovaque tentent de persuader le peuple que les Puissances occidentales auraient été démasquées comme étant les ennemies de la Tchécoslovaquie. Rien, c'est évident, ne pourrait être plus étranger à la vérité; je suis convaincu que cette crise n'a contribué en rien à affaiblir les sentiments d'amitié qui unissent le peuple britannique au peuple tchécoslovaque. Naturellement, c'est la tactique, habituelle en pareil cas, qui est de susciter des haines entre nations, technique que nous avons vu utiliser dans d'autres pays de l'Europe orientale et, en tout premier lieu, en URSS même.

En concluant, je voudrais dire quelques mots sur une question qui a été soulevée lors de débats précédents au Conseil de sécurité. On nous a dit que même s'il pouvait être établi qu'il y avait eu violation de la Charte, il demeure que certaines violations ne relèvent pas de la compétence du Conseil de sécurité, à moins qu'elles n'impliquent une menace au maintien de la paix et de la sécurité internationales. Je voudrais indiquer tout de suite que je nourris des doutes à ce sujet; en effet, l'Article 24 de la Charte confère au Conseil de sécurité « la responsabilité principale du maintien de la paix et de la sécurité internationales. » Il dispose ensuite que: « Dans l'accomplissement de ces devoirs, le Conseil de sécurité agit conformément aux buts et principes des Nations Unies. » Par conséquent, il m'est quelque peu difficile de croire que si l'un des Membres des

United Nations were found to have violated one of the most important of these principles, the Security Council could possibly find that that was a matter of no concern to it.

But even if I were proved wrong in this point, I should still maintain that in the present case, if violation of the Charter were proved, that might constitute a threat to international peace and security. It would be superfluous for me, and perhaps presumptuous on my part, to attempt to enlarge on this after what was said by the President of the United States in his address to Congress on 17 March. There are limits beyond which this tide must not advance, and it must be dammed back. Almost everyone in the world must hope fervently that that can be done by peaceful means, but there is an undeniable risk that that hope may not be fulfilled.

In judging this case we must be careful, scrupulous and objective, but above all we must be very careful that we be not too easily fooled.

Mr. TARASENKO (Ukrainian Soviet Socialist Republic) (*translated from Russian*): Despite a number of objections the Chilean letter has come before the Security Council for discussion. Willy-nilly we are obliged to turn our attention to this extraordinarily dirty and calumnious document.

Mr. SANTA CRUZ (Chile) (*translated from Spanish*): Since I have been invited to sit on the Council in accordance with Article 31 of the Charter, I think that I have the right to the protection enjoyed by all the members of this Council against insolent language and insults.

I therefore request formally to be informed in what manner the Council intends to protect my country's right, and my right as a representative to the United Nations. Or else let us be told clearly if we are to be given free rein in our choice of adjectives in expressing our opinions concerning certain countries, their leaders and their representatives.

I should not be at any loss for adjectives nor do I lack the desire to use them.

Mr. GROMYKO (Union of Soviet Socialist Republics) (*translated from Russian*): The Chilean representative should be asked not to interrupt.

The PRESIDENT: I shall deal with the point of order of the representative of Chile after I have listened to both the French and English interpretations of the remarks of the representative of the Ukrainian Soviet Socialist Republic.

Mr. TARASENKO (Ukrainian Soviet Socialist Republic) (*translated from Russian*): Far be it from me to exaggerate the role and significance of Chile in raising this question. There can be no doubt that the Chilean Government itself has no idea what exactly it wants and what is to be gained by this step. Nor do I intend to dwell on the childish slander and the so-called facts and conclusions of such a person as the former Czechoslovak representative to the United Nations, whose treachery to his own people can hardly have been fortuitous or have begun only in the last few weeks. I am chiefly interested in other

Nations Unies était reconnu coupable d'avoir violé l'un des plus importants principes de la Charte, le Conseil de sécurité pourrait estimer que cela ne le regarde en rien.

D'ailleurs même si l'on prouvait que j'ai tort sur ce point, je continuerais à soutenir que, dans le cas actuel, s'il était prouvé qu'il y a eu violation de la Charte, cela pourrait constituer une menace à la paix et à la sécurité internationales. Il serait superflu et peut-être présomptueux de ma part d'essayer d'ajouter à ces déclarations, surtout après ce qui a été dit par le Président des Etats-Unis dans son discours au Congrès du 17 mars. Il y a des limites au-delà desquelles cette marée ne doit pas avancer et il faut l'endiguer. Presque tous les hommes, à travers le monde, doivent espérer avec ferveur que cela sera accompli par des moyens pacifiques; mais il est indéniable que cet espoir risque d'être déçu.

En jugeant cette affaire, nous devons faire attention, nous montrer scrupuleux et impartiaux; par dessus tout, nous devons éviter de nous laisser trop aisément tromper.

M. TARASSENKO (République socialiste soviétique d'Ukraine) (*traduit du russe*): Malgré nos objections, le Conseil de sécurité discute la lettre du représentant du Chili. Bon gré mal gré, il faut que nous revenions à ce document extraordinairement malpropre et calomnieux.

M. SANTA CRUZ (Chili) (*traduit de l'espagnol*): Il me semble qu'invité à prendre place au Conseil aux termes de l'Article 31 de la Charte, j'ai droit, comme tous les membres du Conseil, à la protection contre les injures et les grossièretés.

Je demande expressément que l'on me dise comment le Conseil entend protéger les droits de mon pays et les miens, en tant que représentant auprès des Nations Unies. Ou bien que l'on dise clairement si nous pouvons, en ces lieux, donner libre cours à notre désir d'exprimer par des qualificatifs l'opinion que nous avons de certains pays, de leurs dirigeants et de leurs représentants.

Ce ne sont pas les qualificatifs qui me manqueraient, non plus que l'envie de les décerner.

M. GROMYKO (Union des Républiques socialistes soviétiques) (*traduit de l'anglais*): On devrait prier le représentant du Chili de ne pas interrompre les débats.

Le PRÉSIDENT (*traduit de l'anglais*): Je prendrai la question d'ordre posée par le représentant du Chili après avoir entendu les deux interprétations, française et anglaise, du discours prononcé par le représentant de la République socialiste soviétique d'Ukraine.

M. TARASSENKO (République socialiste soviétique d'Ukraine) (*traduit du russe*): Loin de ma pensée d'exagérer l'importance du rôle du Chili dans cette question. Il est hors de doute que le Gouvernement chilien lui-même n'a pas la moindre idée de ce qu'il veut et de ce qu'il gagnera à cette démarche. Je n'ai pas l'intention de m'étendre sur les calomnies puériles, sur les prétendus faits et conclusions qui ont été présentés par l'ancien représentant de la Tchécoslovaquie auprès des Nations Unies, dont la trahison à l'égard de son peuple ne saurait guère être fortuite ou remonter à quelques semaines seule-

facts and in those other forces which have compelled this question to be raised before the Security Council. One may rightly question the motives of those persons who have brought this issue before the Security Council. They are, I think, so clear that there can be no two opinions about them. Certain circles in a number of countries fear that their direct participation in the conspiracy hatched by Czechoslovak reaction may become widely known, and they are therefore hastening to attempt to compromise and defame those forces which have been successful in rendering harmless and forestalling the criminal plans of the Czechoslovak conspirators.

At the end of February the Czechoslovak press published an article by the well-known journalist André Simon in which he cited facts testifying to the interference of American and British circles in the internal affairs of Czechoslovakia. It was clear from the facts reported by this journalist that the threads of the conspiracy led to Washington and London. "Particularly active in the organization of the criminal underground movement in Czechoslovakia," writes André Simon, "is William Bullitt, the former United States Ambassador to Moscow and Paris." The writer also gave facts demonstrating the connexions of the conspirators with the United Europe movement and its leader, Winston Churchill. The conspirators had similar connexions with important leaders of the British Labour Party.

"When the date of the London Conference between the United Kingdom, the United States and France on the German question was decided," writes this journalist, "foreign and home reactionary circles agreed that the coup in Czechoslovakia must be undertaken before the end of the Conference. These reactionary circles feared that the Czechs and Slovaks would be deeply disquieted by the Conference, which would facilitate the rebirth of the German threat, and that that would weaken the influence of the Czechoslovak Nationalist Socialist Party, which openly supported the insurrectionary plans of the reaction." André Simon continues: "Circles close to Bullitt declared that the Gottwald Government would fall even before the Trizonia discussions were ended. In the second half of February strong rumours began to circulate in Washington, Paris and London that the Gottwald Government was about to fall. One Latin American diplomat in Prague," continues André Simon, "was informed by his Ministry of Foreign Affairs that high circles in Washington were interested in Gottwald's fall and in the establishment of an anti-Communist regime in Czechoslovakia." At the last moment, however, the plans of the domestic and foreign conspirators were upset. It is no secret that the Communist Party of Czechoslovakia played a decisive and leading role in the wrecking of these plans. That was bound to arouse storms of anger and to call forth torrents of slander against that Party from all those who were backing and organizing the Czechoslovak conspirators and had placed their hopes in them.

Je m'intéresse surtout à d'autres faits et aux autres forces qui ont imposé l'examen de cette question par le Conseil de sécurité. Quels sont les motifs de ceux qui ont porté cette question devant le Conseil de sécurité ? On est en droit de le demander. Ils sont si clairs, à mon avis, qu'il ne saurait y avoir divergence d'opinions sur ce point. Certains milieux, dans différents pays, ont peur que leur participation directe au complot ourdi par la réaction tchécoslovaque ne devienne évidente ; c'est pourquoi ils essaient, en toute hâte, de compromettre et de diffamer les forces qui ont lutté avec succès contre les desseins criminels des conspirateurs tchécoslovaques et les ont fait échouer.

A la fin de février, la presse tchécoslovaque a publié un article du journaliste bien connu André Simon, lequel cite des faits qui prouvent l'intervention de certains milieux américains et britanniques dans les affaires intérieures de la Tchécoslovaquie. Il résulte clairement des faits cités par ce journaliste que les fils de la conspiration étaient tenus à Washington et à Londres. « Une personne qui joua un rôle particulièrement actif dans l'organisation du mouvement criminel clandestin en Tchécoslovaquie, écrit André Simon, est William Bullitt, ancien Ambassadeur des Etats-Unis à Moscou et à Paris. » L'auteur démontre également par des faits les liens existant entre cette conspiration et le *United Europe movement* dont le chef est Winston Churchill. Les conspirateurs avaient également des liens avec certains chefs influents du parti travailliste britannique.

« Lorsque fut connue la date de la Conférence de Londres à laquelle le Royaume-Uni, les Etats-Unis et la France devaient discuter la question allemande, écrit ce journaliste, les milieux réactionnaires du pays et de l'étranger ont décidé qu'il fallait tenter le coup de force en Tchécoslovaquie avant la fin de cette Conférence. En effet, ils craignaient que les Tchèques et les Slovaques ne fussent profondément troublés par cette Conférence qui faciliterait une résurgence de l'Allemagne, et que cela n'affaiblît l'influence du parti national socialiste tchécoslovaque qui soutenait ouvertement les plans insurrectionnels de la réaction. » André Simon poursuit : « L'entourage de Bullitt déclara que le Gouvernement de Gottwald tomberait avant même la clôture des discussions sur le système des trois zones. Dans la seconde moitié de février, des bruits coururent avec insistance à Londres, à Washington et à Paris, d'après lesquels le Gouvernement Gottwald allait tomber. Un diplomate de l'Amérique latine à Prague, continue André Simon, a été informé par son Ministère des affaires étrangères que certains milieux dirigeants de Washington voulaient la chute de Gottwald et l'établissement d'un régime anticommuniste en Tchécoslovaquie. » Mais, au dernier moment, les plans des conspirateurs du dedans et du dehors furent déjoués. Personne n'ignore le rôle décisif que le parti communiste tchécoslovaque a joué dans les activités qui ont conduit à l'échec de ce plan. Cela ne pouvait que soulever des tempêtes de rage et déclencher des torrents de calomnies contre ce parti, de la part de tous ceux qui avaient favorisé et organisé les conspirateurs tchécoslovaques et avaient mis leurs espoirs en eux.

Those people who accuse the USSR of interference in the internal affairs of Czechoslovakia wish to direct the public opinion of their countries along false paths. True interference in the internal affairs of Czechoslovakia must be sought in other quarters. The USSR has nothing to do with this matter. Soviet forces were long ago withdrawn from Czechoslovakia, which they had liberated from the German occupants. The Czechoslovak people was given full freedom to decide its fate for itself and to choose its own path of political and economic development; and it did in fact choose that path.

No one can deny that it is precisely in the Communist Party, and in those democratic elements which stand for democratic ideas in the economic and political life of their country, that the Czechoslovak people have placed their confidence.

It is by no means an accident that the Communist Party has become the most broadly-based mass party in the country, in regard both to its membership and to its influence on the people. The fact that the leader of that Party heads the Government of the Czechoslovak Republic testifies to the deep and indissoluble bonds which link it to the people of Czechoslovakia.

A great deal of noise is now being made about an alleged Communist coup in Czechoslovakia. It is difficult to imagine why a party which is in power, heads the Government and enjoys enormous influence in Parliament and among the people should organize a coup against itself. The facts prove exactly the contrary. A handful of adventurers belonging to other parties tried, in defiance of the will of their rank and file and with outside aid, to organize a *coup d'état* and remove from the Government that Party to which the people and the Constitution had given the lawful right to predominant influence and leadership in affairs of State. The conspiracy was unsuccessful; the conspirators failed and were unmasked. But together with them their foreign patrons and leaders were unmasked. Is that not the reason why certain political circles in the United States and the United Kingdom have taken fright and decided to hide behind the smoke-screen of a so-called Communist coup the traces of which show their participation in a true, not merely an alleged, conspiracy against the Czechoslovak people?

The United States and the United Kingdom are making great efforts to create a military bloc of Western European States, directed chiefly against the USSR and the other democratic States of Eastern Europe. In these plans an important part was given to Czechoslovakia. It was assumed that the coup prepared by the reactionaries of Czechoslovakia would be successful and that thereafter Czechoslovakia would be incorporated in the anti-Soviet bloc. Owing to the timely discovery of this plot the plans to draw Czechoslovakia into the anti-Soviet Western European bloc failed, and failed decisively. It is not surprising, therefore, that the anger and disappointment of the authors of this plan know no bounds. All that remained for them was to vent their anger and disappointment, to attempt to slander those responsible for destroying their plans. In these circumstances why not try to

Ceux qui lancent à l'heure actuelle contre l'URSS des accusations d'intervention dans les affaires intérieures de la Tchécoslovaquie veulent égarer l'opinion publique de leur pays. Cette intervention dans les affaires intérieures de la Tchécoslovaquie doit être cherchée ailleurs. L'URSS n'a rien à voir avec cette affaire. Les troupes soviétiques, qui avaient libéré le pays de l'occupation allemande, ont été retirées depuis longtemps de Tchécoslovaquie. Le peuple tchécoslovaque a été parfaitement libre de décider de son sort, de choisir son propre mode de développement économique et politique, et il a choisi.

Personne ne peut nier que le peuple tchécoslovaque a placé sa confiance précisément dans le parti communiste ainsi que dans les autres éléments démocratiques qui travaillent pour l'idéal démocratique en matière économique et politique.

Ce n'est d'ailleurs pas par hasard que le parti communiste est devenu en Tchécoslovaquie le parti de la masse, à la fois par le nombre et par l'influence. Le fait que le chef du parti dirige le Gouvernement de la République tchécoslovaque prouve bien les liens solides et indissolubles qui attachent le peuple au parti.

On fait beaucoup de bruit autour d'un prétendu coup d'Etat communiste en Tchécoslovaquie. On ne comprend pas pourquoi un parti qui est au pouvoir, à la tête du gouvernement et qui jouit au Parlement et dans le pays d'une immense influence, aurait fait un coup de force contre lui-même. Les faits prouvent exactement le contraire : une poignée d'aventuriers d'autres partis ont tenté, contre le gré de leurs partisans et avec l'aide de l'étranger, un coup d'Etat pour chasser du pouvoir le parti qui avait reçu légalement du peuple et de la Constitution le droit d'exercer l'influence prépondérante et de diriger les affaires de l'Etat. La conspiration n'a pas réussi ; les conspirateurs ont échoué et ont été démasqués. Mais leurs protecteurs et leurs chefs étrangers furent démasqués avec eux. N'est-ce point là la raison pour laquelle certains milieux politiques, aux Etats-Unis et dans le Royaume-Uni, ont pris peur et essayé de cacher derrière l'écran de fumée d'un prétendu coup d'Etat communiste les traces de leur participation, réelle celle-là, à un complot contre le peuple tchécoslovaque ?

Les Etats-Unis et le Royaume-Uni font actuellement des efforts considérables pour créer un bloc militaire des Etats de l'Europe occidentale, dirigé principalement contre l'URSS et contre les autres démocraties de l'Europe orientale. Ces plans réservent un rôle important à la Tchécoslovaquie. On comptait que le coup d'Etat préparé par la réaction en Tchécoslovaquie réussirait et serait suivi de l'intégration de la Tchécoslovaquie dans le bloc antisoviétique. Par suite de la découverte du complot en temps utile, ces plans d'intégration de la Tchécoslovaquie dans le bloc antisoviétique de l'Europe occidentale ont été déjoués de façon définitive. Il n'est guère surprenant que la colère et la déception des auteurs de ce plan n'ait plus connu de bornes. Il ne leur restait plus qu'à donner libre cours à cette colère et à cette déception et à répandre la

exploit the Security Council? And the Security Council receives the Chilean letter.

At the moment a discussion is going on in the United States in connexion with the so-called Marshall Plan—a plan with far-reaching economic and political aims. If it is difficult to convince even Congress of the justice of the Plan, it may be imagined how much more difficult it is to convince the broad masses of the population. May it not be that this slanderous story of a so-called Communist coup in Czechoslovakia was concocted with a view to producing the required political effect? The intervention of the United States in the internal affairs of other States is beginning to acquire an increasingly outrageous character. It arouses the righteous indignation of world public opinion, and also of the progressive sections of the American people. The fiction of alleged USSR intervention in the internal affairs of Czechoslovakia was invented in order to direct public opinion along a false path. There is in fact no evidence testifying to intervention by the USSR in the internal affairs of Czechoslovakia; but there are more than enough facts demonstrating the direct intervention of the United States in the internal affairs of many countries of the world—and intervention of a particularly flagrant and outrageous character.

In this connexion something should be said about the so-called economic assistance to be granted by the United States to the Western European countries. Much has been said and a great deal of ink has been spilt with the object of representing that assistance as the height of disinterestedness and an example of the extraordinary altruism of the United States. We are assured at every turn that this assistance has no political aim and that no political demands directly or indirectly threatening their State sovereignty are made on the countries receiving United States economic assistance. Words and facts, however, are two different things. The plan of assistance has not yet come into force—and who knows when it will?—yet the western European countries are already being compelled to settle accounts. That was to be expected. The report of the President's Committee on Foreign Aid said:

“The interest of the United States in Europe, however, cannot be measured solely in economic terms. It is also strategic and political.”

Thus this is not a case of pure altruism on the part of the United States, intended only to help a neighbour in distress as quickly as possible. The facts are quite different. If we are to speak of United States altruism it may not be out of place to recall a statement recently, made in a French newspaper:

“Dollar diplomacy has set itself the task of bleeding white the economy of the Western European countries, so that when this has been entirely destroyed, that is when standards of living have been reduced to a minimum, those countries will become a sphere of exploitation. It will then be possible with the aid of political power to

calomnie sur les responsables de leur échec. Pourquoi, dans ces conditions, ne pas utiliser le Conseil de sécurité? D'où la lettre du Chili au Conseil de sécurité.

Aux Etats-Unis, on discute, à l'heure actuelle, ce qu'on appelle le Plan Marshall, plan d'une vaste portée économique et politique. Or, s'il n'est pas facile de convaincre le Congrès de l'équité de ce plan, on imagine facilement qu'il est plus difficile encore de le faire accepter par la masse de la population. N'est-il pas plausible que l'on ait monté une campagne de calomnie autour du prétendu coup de force communiste en Tchécoslovaquie pour produire les réactions politiques nécessaires? Les interventions des Etats-Unis dans les affaires intérieures d'autres pays offrent un caractère de plus en plus scandaleux. Elles provoquent l'indignation justifiée de l'opinion publique mondiale et aussi des éléments progressistes du peuple américain. La fable de l'intervention de l'Union soviétique dans les affaires intérieures de la Tchécoslovaquie a été inventée pour engager l'opinion publique dans une fausse direction. Il n'y a, en fait, aucune preuve de l'intervention de l'URSS dans les affaires intérieures de la Tchécoslovaquie; par contre, il y a une quantité plus que suffisante de faits qui montrent l'intervention directe des Etats-Unis dans les affaires intérieures de plusieurs pays, intervention qui revêt un caractère particulièrement flagrant et scandaleux.

Il importe, à ce sujet, de dire un mot de ce qu'on appelle l'assistance économique des Etats-Unis aux pays de l'Europe occidentale. On a répandu des flots de paroles et des torrents d'encre pour décrire cette assistance comme un exemple du sublime désintéressement et de l'extraordinaire altruisme des Etats-Unis. On souligne sans cesse que l'aide à l'Europe n'a aucun but politique et qu'elle ne comporte aucune exigence politique, directe ou indirecte, de nature à menacer la souveraineté des Etats qui recevront l'aide économique des Etats-Unis. Mais les mots et les faits sont choses fort différentes. Le plan d'assistance n'est pas encore appliqué — qui sait quand il le sera? — néanmoins, l'Europe occidentale est déjà obligée d'en acquitter les frais. C'était fatal. Le rapport fait au Président des Etats-Unis par son comité de l'aide à l'étranger déclare:

«Les intérêts des Etats-Unis en Europe ne peuvent s'exprimer uniquement en termes économiques. Ils présentent également un caractère stratégique et politique.»

Donc il ne s'agit pas ici de pur altruisme de la part des Etats-Unis qui chercheraient à venir en aide aussi vite que possible à un voisin dans la détresse. Il s'agit de tout autre chose. Puisque nous parlons de l'altruisme des Etats-Unis, il serait opportun de citer un passage d'un journal français récent; le voici:

«La diplomatie du dollar se propose de saigner à blanc l'économie des pays de l'Europe occidentale; une fois celle-ci complètement détruite, c'est-à-dire lorsque les standards de vie auront été réduits au minimum, ces pays pourront devenir une zone d'exploitation. Il sera alors possible, à l'aide de moyens politiques, de



place Western Europe in the same position as certain Republics of Central and South America."

And there are many facts to demonstrate that this is true. Here are some of them.

Let us take the example of Greece. Much has already been said in the Security Council about that unhappy country. Many people, both in Europe and in the United States, call Greece a United States *Gouvernement général* in the most negative sense of that word. The blood-bath to which the Greek people have been condemned knows no bounds. Tens of thousands of children, women and old men in Greece are mourning the loss of their fathers, husbands, daughters and sons whose blood crimsoned the hands of their Greek hangmen, and of others too. It was only recently announced in the United States press that General Van Fleet, United States representative in Greece, had publicly demanded the shooting of Greek partisans and Communists; and the Greek hangmen do not oblige General Van Fleet to repeat his orders. Is that not flagrant intervention by a foreign Power in the internal affairs of another State, an intervention in favour of traitors and hangmen against the people?

United States politicians very frequently make statements intended to convince the world that the United State desires only to save Greece from economic chaos; but they pass over in silence the fact that this chaos is the outcome of British and American overlordship in Greece. How can it be otherwise, when the overwhelming majority of United States deliveries consist of armaments intended for the destruction of the Greek people? No wonder that in these circumstances the economic situation of Greece today is many times worse than it was at the moment of the departure of the Germans.

Thus, for example, mining production in May 1947 amounted to 13 per cent of the pre-war level, metal production 25 per cent, cement and building materials 32 per cent, and butter and margarine 15 per cent.

It is not without interest to compare these figures with some others testifying to the economic rehabilitation of Czechoslovakia, the government of which is headed by representatives of that Communist Party which reactionary circles in the United States accuse of every mortal sin.

At the end of 1947 industrial production exceeded the 1937 level by 10 per cent as a whole, and by 40 per cent in some branches of industry. The products of Czechoslovakian industry stream into many countries. In exchange for these products those countries send Czechoslovakia raw materials for her industry and goods for her population. What an amazing contrast! It is not surprising that Greece is now choking in the grip of inflation. Unemployment has reached record figures. The people are hungry. Hardly anywhere else in the world can the poverty which now exists in Greece be witnessed.

Such is the outcome of United Kingdom and United States intervention in the internal affairs

mettre l'Europe occidentale dans une situation analogue à celle de certaines républiques de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud. »

Maints faits prouvent que cette assertion est juste. En voici quelques-uns.

Je donnerai pour premier exemple la Grèce, ce malheureux pays dont le Conseil de sécurité a déjà beaucoup parlé. De nombreuses personnes, aussi bien en Europe qu'aux Etats-Unis, appellent la Grèce un « gouvernement général des Etats-Unis » et cela dans le pire sens du terme. Le flot de sang auquel le peuple grec a été condamné coule sans arrêt; des dizaines de milliers d'enfants, de femmes et de vieillards pleurent un père, un époux, une fille ou un fils, dont le sang ne souille pas uniquement les mains de bourreaux grecs, mais d'autres aussi. La presse américaine a annoncé récemment que le général Van Fleet, représentant des Etats-Unis en Grèce, a exigé officiellement que des partisans grecs et des communistes soient fusillés; et les bourreaux grecs ne se font pas répéter deux fois les ordres du général Van Fleet. N'y a-t-il pas là intervention flagrante d'une Puissance étrangère dans les affaires intérieures d'un Etat, intervention en faveur des traîtres et des bourreaux et dirigée contre la nation?

Les politiciens américains font souvent des déclarations tendant à convaincre le monde que les Etats-Unis désirent uniquement sauver la Grèce du chaos économique; mais ils passent sous silence le fait que ce chaos est précisément le résultat de la suzeraineté britannique et américaine en Grèce. Comment pourrait-il en être autrement, alors que l'immense majorité des fournitures américaines à la Grèce consiste en armes destinées à l'anéantissement du peuple grec? Il n'est donc pas étonnant, dans ces conditions, que la situation économique en Grèce soit encore bien plus mauvaise qu'elle ne l'était au moment du départ des Allemands.

C'est ainsi, par exemple, qu'en mai 1947 la production minière représentait 13 pour 100 de celle d'avant-guerre; la production métallurgique, 25 pour 100; celle de l'industrie du bâtiment et du ciment, 32 pour 100; la production des graisses animales et végétales, 15 pour 100.

Il n'est pas sans intérêt de comparer ces chiffres à ceux qui attestent le relèvement économique de la Tchécoslovaquie, dont le gouvernement est dirigé par des représentants de ce parti communiste que les milieux réactionnaires américains accusent des péchés les plus graves.

A la fin de 1947, le niveau de l'industrie tchécoslovaque dans son ensemble dépassait de 10 pour 100 celui de 1937 et même, dans certaines branches, de 40 pour 100. Les exportations tchécoslovaques affluent vers un grand nombre de pays. Elles sont compensées par des importations de matières premières pour l'industrie et de marchandises pour la population. Quel contraste étonnant entre ces deux pays! Il n'est pas surprenant que la Grèce suffoque maintenant sous l'étreinte de l'inflation. Le chômage atteint un chiffre record. Le peuple a faim. Il n'y a guère d'autre pays au monde où l'on puisse voir autant de misère qu'en Grèce.

Tel est le résultat de l'intervention du Royaume-Uni et des Etats-Unis dans les affaires intérieures

of the Greek people. Why do those people who stand behind Chile not try to place the question of intervention by the United States and the United Kingdom in the internal affairs of Greece on the agenda of the Security Council?

Italy provides another object lesson of United States interference in the internal affairs of other countries. Many United States newspapers and political and public figures give free rein to their imagination when they allege that the Communist Party of Czechoslovakia bases its policy solely on the interests of the USSR. The Czechoslovak people think differently, for the facts show that the Communist Party of Czechoslovakia serves the Czechoslovak people very well. Can that be said of the leading Government circles of Italy? Unfortunately not. Unfortunately the Italian people have good reason to consider those circles rather as servants of the United States than as defenders of their interests. Recently an agreement for interim economic aid and a treaty of friendship, commerce and navigation were concluded between the United States and Italy. As a consequence many Italian firms, including, for example Fiat, Breda and Farelli, are faced with unavoidable bankruptcy, for the United States has flooded the Italian market with its cheap goods. On the instructions of United States representatives the Italian Government is creating difficult conditions for Italian firms in regard to credit facilities, distribution of raw materials in short supply, marketing and so forth. As a result these firms are compelled to close their enterprises and dismiss their workers. All this although Italian production hardly amounts to 65-70 per cent of its pre-war level, and the number of unemployed workers exceeds 2,500,000. True, that is a very profitable situation for certain business circles in the United States, since, for example, imports from the United States in 1947 exceeded 58 per cent of all Italian imports, whereas before the war they amounted to barely 11 per cent.

The aim of the United States is to destroy Italian industry, and the Italian Government has fallen in with this plan. In these circumstances why are the instigators of the Chilean letter not anxious to raise in the Security Council the question of United States interference in the internal affairs of Italy?

At the moment Italy is preparing for elections to its legislative institutions. These elections are to take place on 18 April. Certain United States circles make no secret of their fear of the possibility of an electoral victory for the left-wing parties, i.e. for the parties which protect the interests of the Italian people rather than of Wall Street. Certain governments are taking a series of measures designed to eliminate the possibility of undesirable electoral results in Italy.

Thus the United States magazine *Business Week*, an organ of well-informed and influential business circles, published an article early in March on the forthcoming elections to the Italian Parliament. This article states that "Italy is American territory; here the United States seized the initiative last year with De Gasperi's ouster

du peuple grec. Pourquoi donc les gens qui se tiennent derrière le Chili n'essaient-ils pas de mettre la question de l'intervention des Etats-Unis et du Royaume-Uni dans les affaires intérieures de la Grèce à l'ordre du jour du Conseil de sécurité ?

L'Italie fournit un autre exemple de l'intervention des Etats-Unis dans les affaires intérieures des autres pays. De nombreux journaux américains et de nombreuses personnalités politiques des Etats-Unis, donnant libre cours à leur imagination, prétendent que le parti communiste tchécoslovaque ne défend que les intérêts de l'URSS. Le peuple tchécoslovaque en juge différemment, car les faits prouvent que le parti communiste sert très bien les intérêts du peuple tchécoslovaque. Peut-on en dire autant des dirigeants italiens ? Hélas, non. Malheureusement, le peuple italien a de bonnes raisons pour considérer ses dirigeants comme des serviteurs des Etats-Unis plutôt que comme des défenseurs de ses propres intérêts. Un accord d'aide économique exceptionnelle et un traité d'amitié mutuelle, de commerce et de navigation, ont été récemment signés entre les Etats-Unis et l'Italie. Il en est résulté que plusieurs firmes italiennes comme Fiat, Breda et Farelli sont acculées à la banqueroute inévitable, car les Etats-Unis inondent le marché italien de produits à bon marché. Sur les instructions des représentants des Etats-Unis, le Gouvernement italien a créé des conditions impossibles aux firmes italiennes en ce qui concerne les facilités de crédit, la répartition des matières premières rationnées et l'écoulement des produits, etc. De sorte que ces firmes sont obligées de fermer leurs entreprises et de licencier leurs ouvriers. Tout cela en dépit du fait que la production italienne ne représente qu'à peine 65 à 70 pour 100 de ce qu'elle était avant guerre, et que le nombre des chômeurs dépasse deux millions et demi. En vérité, ce sont là des circonstances très avantageuses pour certains groupes commerciaux aux Etats-Unis, car en 1947 par exemple, les importations de produits américains dépassaient 58 pour 100 du total des importations italiennes, alors qu'avant la guerre, elles n'en représentaient que 11 pour 100 à peine.

Le but des Etats-Unis est de détruire l'industrie italienne, et le Gouvernement italien se prête à ce plan. Dans ces conditions, pourquoi les instigateurs de la lettre du Chili ne posent-ils pas devant le Conseil de sécurité la question de l'intervention des Etats-Unis dans les affaires intérieures de l'Italie ?

L'Italie se prépare actuellement à des élections législatives qui doivent avoir lieu le 18 avril. Or, certains milieux américains ne font pas mystère qu'ils craignent par dessus tout la victoire électorale des éléments de gauche, c'est-à-dire de ceux qui voudraient protéger les intérêts du peuple italien plutôt que ceux de Wall Street. Certains gouvernements prennent une série de mesures ayant pour but d'écarter la possibilité de résultats électoraux indésirables en Italie.

C'est ainsi que l'hebdomadaire américain *Business Week*, organe des gens d'affaires bien informés et influents, a publié au début de mars un article sur les prochaines élections législatives italiennes. L'article déclare : « L'Italie est territoire américain ; les Etats-Unis y ont pris l'initiative l'année dernière avec l'expulsion, par de

of the Communists from his cabinet—and here the United States is determined to keep the initiative.” Speaking of the possibilities of United States pressure on Italy, the author continues: “Standing off her shores is a growing United States naval force; United States air bases are being built up along the North African coast.” Admitting the possibility that the Italian people might vote for the left parties at the forthcoming elections, the magazine asks: “So, what will the United States do?” and it answers without hesitation: “First objective is to influence the Italian election results by political and economic pressures.” “And if that fails?” asks the author; and he answers: “Even military interference is not being ruled out in Washington today. That is where war threatens.” This magazine, which is an influential one connected with and reflecting the opinions of influential circles, is not afraid to call a spade a spade and to declare that business and political governmental circles in the United States consider Italy to be American territory, and that the United States should stop at nothing, including war, to prevent a victory of the left parties in the forthcoming elections to the Italian Parliament, even if such is the will of the Italian people. That is the true face of American non-intervention in the domestic affairs of other countries and peoples!

After all this it is no wonder the Italian press has announced that the United States is thinking of dispatching to Italy, on the eve of the election, 30,000 machine-guns and 200,000 rifles with a view to preventing any disorders which might possibly occur. What Phariseism; what records of hypocrisy are being achieved by those Americans who scream now of Soviet influence and Soviet interference in the domestic affairs of Czechoslovakia while at the same time, heeding nothing and no one, they transform one country after another into their protectorate! There can be no doubt that the raising of the Czechoslovak question in the Security Council is one of the many preparations being made for the Italian elections. It is an attempt to influence the course of the elections in Italy by a hue and cry inspired by anti-Soviet slander.

I have cited two countries only. Such examples might be extended to include many countries of Europe, Asia and America; but I shall return to that question on a future occasion. For the moment I will content myself by saying that United States interference in the domestic affairs of other countries has been erected into a kind of State doctrine. The Monroe Doctrine, in the sense in which it was formerly understood, is now ancient history. The Argentine newspaper *El Lider* of 10 March—and this is not a Communist newspaper, but one reflecting the views of circles close to the Government—tells what the Monroe Doctrine has become nowadays. This newspaper was compelled to declare with bitterness that the predominance of foreign capital in the countries of Latin America “has created difficult domestic and foreign political problems for the countries of Latin America. The concessions system has faced these nations with the fact of interference by large States in their domestic affairs”. Going on to deal with the Inter-

Gaspéri, des communistes de son cabinet; les Etats-Unis sont décidés à y conserver cette initiative. » Parlant des possibilités de pression américaine en Italie, l'auteur poursuit: « Le long des côtes italiennes mouillent un nombre croissant de navires américains; des bases aériennes américaines sont en voie d'établissement le long de la côte d'Afrique du Nord. » Admettant la possibilité que le peuple italien vote à gauche, l'hebdomadaire demande: « Que vont faire les Etats-Unis? » Et il répond sans hésitation: « Le premier objectif à poursuivre est d'influencer les élections italiennes par une pression politique et économique. » — « Et si cela ne suffit pas? » demande l'auteur; il répond: « On n'écarte pas, à Washington, la perspective d'une intervention militaire. C'est là qu'est le danger de guerre. » Ce magazine, qui est très influent et reflète l'opinion de milieux influents, n'a pas peur d'appeler un chat un chat et de dire que les milieux commerciaux et gouvernementaux aux Etats-Unis considèrent l'Italie comme territoire américain et que les Etats-Unis ne doivent reculer devant rien, pas même la guerre, pour empêcher la victoire des partis de gauche aux prochaines élections législatives italiennes, quand bien même cette victoire serait désirée par le peuple italien. Tel est le vrai visage de la non-intervention américaine dans les affaires intérieures des autres pays et des autres peuples!

Comment s'étonner, après cela, que les journaux italiens disent que les Etats-Unis envisagent d'envoyer en Italie, à la veille des élections, 30.000 mitrailleuses et 200.000 fusils pour prévenir les désordres qui pourraient s'y produire! Quel pharisaïsme! Quel abîme d'hypocrisie de la part de ces Américains qui crient à l'influence et à l'intervention soviétiques dans les affaires intérieures de la Tchécoslovaquie, tandis qu'en même temps, ils transforment, sans égard pour rien ni pour personne, les pays les uns après les autres en protectorats! Il est hors de doute que saisir le Conseil de sécurité de la question tchécoslovaque est une des nombreuses manœuvres destinées à la préparation des élections en Italie. C'est une tentative pour influencer les élections italiennes en provoquant un tollé général produit par la calomnie antisoviétique.

J'ai cité deux pays, mais on pourrait multiplier les exemples en Europe, en Asie et en Amérique; d'ailleurs j'y reviendrai ultérieurement. Pour le moment, je dirai simplement que l'intervention des Etats-Unis dans les affaires intérieures des autres pays a été érigée en doctrine de gouvernement. Les temps de la doctrine de Monroe, telle qu'on l'entendait jadis, sont maintenant révolus. Ce qu'est devenue aujourd'hui cette doctrine, on le voit par un article du 10 mars d'un journal qui n'est certes pas communiste, mais reflète les vues des milieux gouvernementaux, le journal argentin *El Lider*. Il se voit forcé de reconnaître, non sans amertume, que la prédominance du capital étranger en Amérique latine « crée aux pays de l'Amérique latine des problèmes de politique intérieure et extérieure fort difficiles. Le système des concessions a mis ces peuples en face du problème de l'intervention de nations plus puissantes dans leurs affaires intérieures ». Parlant ensuite de la création d'un conseil panaméricain de défense que la Conférence interaméricaine

American Defense Council, which is to be discussed in March at the Inter-American Conference at Bogotá, the newspaper says : " The most important issue to be discussed at the Conference will be the establishment of an all-embracing American super-State, the capital of which will be Washington ". It accuses the United States of creating all manner of inter-American agencies and attempting with their aid " to ensure capitalist domination and clear the way for the furtherance of the industrial, commercial and political interests of the United States ". It concludes that " the economic, military and political rights involved in the creation of the proposed super-State are incompatible with the national sovereignty of each of the republics of the New World ".

That is the present reality of the Monroe Doctrine, which was originally invoked to protect the countries of the American continent from interference by the transatlantic countries, but which has in fact created a situation in which the United States is now able to swallow the entire American continent.

A great deal of noise has been made in the United States about alleged intervention in the affairs of Czechoslovakia; but as far as we are concerned it is more than obvious that all this hubbub was necessary to distract attention from the actual interference of the United States in the domestic affairs of many countries of Europe, Asia and Africa, and also of the countries of the American continent. Nowadays reactionary circles in the United States see a threat to their interests in any corner of the world where there exist States which refuse to submit to their orders, where there is a State or a people which considers the principle of State and national sovereignty sacred. The prevalent type of statesman or politician in the United States today is a gentleman such as Mr. Dulles, according to whose political philosophy all the difficulties and misfortunes of our times result from the existence of separate sovereign States, and such sovereignty must be ended, and ended as quickly as possible.

It must be noted that the Dulles theory merely provides a retrospective justification for established practice. Has not this whole Chilean fabrication been concocted simply in order to conceal the established practice of United States interference in the domestic affairs of many States of the world, and the policy of expansion now being pursued by the United States ? It displeases the Government of the United States that a handful of criminal conspirators has been expelled from the Government of the Czechoslovak Republic. The Government of the United States considers this a serious and sufficient justification for calling Czechoslovakia an undemocratic country. The fact that the overwhelming majority of the population have approved the actions of their Government and expressed their confidence in it is of no account in the eyes of the Government of the United States, which obstinately insists that the existing regime in Czechoslovakia does not conform to American standards of democracy and that it should therefore be debated in the Security Council. But what sort of democratic standards does the exceptional

de Bogota va discuter en mars, le journal déclare : « Le principal problème qui sera discuté à la Conférence est la création d'une sorte de super-Etat s'étendant sur tout le continent américain et dont la capitale se trouverait à Washington. » Le journal accuse les Etats-Unis de créer toutes sortes d'agences interaméricaines de façon à « assurer la domination capitaliste dans le but de frayer la voie aux intérêts industriels, commerciaux et politiques des Etats-Unis ». Il conclut que « les droits économiques, militaires et politiques que posséderait le super-Etat envisagé seraient incompatibles avec le principe de la souveraineté nationale des républiques du Nouveau-Monde ».

Voilà ce qu'est devenue la doctrine de Monroe qui avait été invoquée primitivement pour la défense du continent américain contre toute intervention des pays d'outre-Atlantique ; elle permet aujourd'hui aux Etats-Unis de dévorer le continent américain tout entier.

On a fait beaucoup de bruit aux Etats-Unis au sujet d'une prétendue intervention dans les affaires de la Tchécoslovaquie ; il est plus qu'évident pour nous que ce bruit était nécessaire pour détourner l'attention de l'intervention des Etats-Unis dans les affaires intérieures de maints pays d'Europe, d'Asie, d'Afrique, voire même du continent américain. Actuellement, les milieux réactionnaires aux Etats-Unis voient une menace à leurs intérêts partout où existe un gouvernement qui refuse de se soumettre à leurs directives, partout où le peuple estime que le principe de la souveraineté nationale est un principe sacré. Le type d'homme d'Etat ou de politicien qui prévaut aujourd'hui aux Etats-Unis est celui d'un homme comme M. Dulles, selon les conceptions politiques duquel toutes les difficultés du monde actuel proviennent de l'existence d'Etats séparés et souverains avec lesquels, à son avis, il faut en finir immédiatement et le plus tôt possible.

On doit noter que la théorie de M. Dulles fournit simplement la justification rétrospective d'une pratique bien établie. Toute la concoction chilienne n'a-t-elle pas été fomentée précisément pour voiler cette pratique établie d'intervention des Etats-Unis dans les affaires intérieures des autres nations du monde, et la politique d'expansion qu'ils poursuivent ? Cela déplaît au Gouvernement des Etats-Unis qu'une poignée de conspirateurs criminels aient été chassés du gouvernement de la République tchécoslovaque. Le Gouvernement des Etats-Unis considère que cela est suffisant pour justifier sa façon de qualifier la Tchécoslovaquie de pays non démocratique. Le fait que l'écrasante majorité du peuple tchécoslovaque a approuvé les actes de son Gouvernement et lui a accordé sa confiance n'a pas de valeur aux yeux du Gouvernement des Etats-Unis, qui souligne avec obstination que le régime existant en Tchécoslovaquie n'est pas conforme au standard américain de la démocratie, et que cela doit être débattu devant le Conseil de sécurité. Mais quelle sorte de norme démocratique représente le statut exceptionnel de 15 millions de noirs vivant

status of the 15 million Negroes in the United States represent? Is lynch-law an inalienable part of democracy?

All this hullabaloo about the recent events in Czechoslovakia and the alleged participation of the USSR in those events, all these crocodile tears about the absence of democracy in the countries of eastern Europe, are intended simply to distract the attention of world public opinion from the actual policy of the United States of America, the character and consistency of which is clear to all.

The Chilean letter is simply another link in the chain in which reactionary circles in many countries are attempting to fetter the will and brains of their own people. That is the only significance of the Chilean letter.

The PRESIDENT: The point of order raised by the representative of Chile does not fall within the realm of rules of procedure. It concerns standards of speech in the Security Council. I should think that members themselves would wish to maintain at all times due dignity and decorum and due respect for each other personally, as well as for the member Governments represented here. In my opinion, the speech of the representative of the Ukrainian Soviet Socialist Republic did not fall below the usual standards of language which we should like to maintain.

Mr. ARCE (Argentina) (*translated from Spanish*): I have no intention of dealing with the substance of this matter, but a point was raised a while ago which may be of some interest to us.

Concerning the arrangement which the President has just adopted, I wish to point out that unless I am forcibly prevented from doing so under article 52 of the provisional rules of procedure of the Security Council, I should like to ask the verbatim reporters to delete the words "unclean document" which were used by the Ukrainian SSR representative.

The representative of Chile, who is seated with us at the Council, is a gentleman who came at our invitation. We cannot take unfair advantage of the fact that he is not in a position to defend himself, since he does not enjoy the same rights as the members of the Council, as an excuse for insulting him or his Government. The use of such words—and this is not the first time such language has been used—may lead some of the representatives to ask for the installation of a slop sink in this Council Chamber to flush out everything dirty and indecent whenever it is necessary. I hope we shall not come to this.

I wish now to refer briefly to a timely allusion made by the Ukrainian SSR representative to a certain item in an Argentine newspaper which he quoted. Unless my memory is at fault, I might be able to say that his intent in this quotation is by no means spotless.

aux Etats-Unis? La loi de lynch est-elle un article inaliénable du code démocratique?

Tout le bruit qui a été fait autour des récents événements de Tchécoslovaquie et de la part qu'aurait prise l'URSS à ces événements, toutes les larmes de crocodile versées sur l'absence d'idéal démocratique dans les pays de l'Europe orientale, tout cela est simplement destiné à détourner l'attention de l'opinion mondiale de la politique réelle des Etats-Unis dont le caractère et la logique sont évidents pour tout le monde.

La lettre présentée par le Chili n'est qu'un maillon de plus dans cette chaîne dont les milieux réactionnaires, dans maints pays, tentent d'enserrer l'esprit et la volonté des peuples. La lettre du Chili n'est rien d'autre.

Le PRÉSIDENT (*traduit de l'anglais*): La question d'ordre soulevée par le représentant du Chili ne rentre pas dans le cadre du règlement intérieur. Elle se rapporte plutôt au ton des discours prononcés devant le Conseil de sécurité. J'aurais pensé que les membres du Conseil de sécurité seraient personnellement désireux de maintenir la dignité et le decorum qui conviennent, et de garder un certain respect à l'égard de leurs collègues ainsi que des gouvernements représentés ici. Ceci dit, je crois que le discours que vient de prononcer le représentant de la République socialiste soviétique d'Ukraine ne se classe pas au-dessous du niveau habituel que nous désirons maintenir.

M. ARCE (Argentine) (*traduit de l'espagnol*): Je n'ai pas l'intention de m'occuper du fond de la question; on a commencé, il y a quelques instants, à discuter un point qui peut nous intéresser plus ou moins.

Mais à propos de la décision que vient de prendre le Président, je voudrais lui signaler qu'à moins qu'on ne m'en empêche par la force, je me permettrai, aux termes des dispositions de l'article 52 du règlement intérieur provisoire du Conseil de sécurité, de m'adresser aux sténographes parlementaires pour les prier de biffer l'expression « document malpropre » que vient d'employer le représentant de la RSS d'Ukraine.

Le représentant du Chili, qui occupe en ce moment une place à la table du Conseil, est un homme d'honneur; c'est nous qui l'avons invité et nul ne saurait profiter du fait qu'il ne peut se défendre, puisqu'il ne dispose pas des droits qui sont l'apanage des membres du Conseil, pour l'insulter ou insulter son Gouvernement. L'emploi d'expression de cet ordre — ce n'est pas la première fois que nous y assistons — pourrait amener quelques-uns des représentants à demander l'installation dans cette salle d'un « tout-à-l'égout » pour en faire fonctionner le mécanisme, chaque fois que la nécessité s'en fera sentir, de façon que l'eau entraîne et chasse au dehors les immondices et les malpropretés. Bien entendu, je préférerais que nous ne fussions pas contraints d'en venir là.

Je voudrais maintenant m'occuper brièvement d'une allusion que le représentant de la RSS d'Ukraine a faite, fort à propos, à un article d'un quotidien argentin qu'il a cité. En ce qui concerne la citation, si j'ai bonne mémoire, je pourrais peut-être retracer le chemin qu'il a suivi, un chemin qui est loin d'être immaculé.



The Ukrainian SSR representative said that *El Lider*, which is published in Buenos Aires and is close to Government circles, commented on the difficulties created by the presence of foreign capital.

Thus in spite of all that has been said concerning the "strong Government" and the "strong men" there is freedom of expression in Argentina and so the Buenos Aires newspaper *El Lider* is able to express its opinion concerning the difficulties created by foreign capital. For when foreign capital is received, it is necessary to repay the capital and also the interest. *El Lider* did not, however, say anything about other countries which receive enormous quantities of money and whose governments are not concerned with returning the capital or paying the interest.

Mr. SANTA CRUZ (Chile) (*translated from Spanish*): I merely wish to express my gratitude for what the President has said and thank the representative of Argentina.

It seems clear, in any case, that the Security Council is not in a position to protect the rights of its members against such insults. Out of respect to the Council and with regard for its dignity, I shall try not to be drawn into the use of that kind of language.

But I wish to make it clear that I am not accustomed to accepting insults either against myself or against my country.

The PRESIDENT: In view of the lateness of the hour, I propose that we adjourn our discussion until tomorrow afternoon. I wish to announce that the meeting on the India-Pakistan question, originally scheduled for tomorrow afternoon, is postponed to Thursday, 25 March 1948.

*The meeting rose at 6.30 p.m.*

## **TWO HUNDRED AND SEVENTY-THIRD MEETING**

*Held at Lake Success, New York,  
on Tuesday, 23 March 1948, at 2.30 p.m.*

*President: Mr. T. F. TSIANG (China).*

*Present: The representatives of the following countries: Argentina, Belgium, Canada, China, Colombia, Syria, Ukrainian Soviet Socialist Republic, Union of Soviet Socialist Republics, United Kingdom, United States of America.*

### **32. Provisional agenda (document S/Agenda 273)**

1. Adoption of the agenda.
2. Letter dated 12 March 1948, from the permanent representative of Chile to the United Nations addressed to the Secretary-General (document S/694).

### **33. Adoption of the agenda**

*The agenda was adopted.*

Le représentant de la RSS d'Ukraine a déclaré que *El Lider*, journal effectivement publié à Buenos-Aires et en contact étroit avec les milieux gouvernementaux, a commenté les difficultés que crée l'entrée de capitaux étrangers.

Ainsi donc, en Argentine, malgré tout ce qui s'est dit de son « gouvernement fort » et de ses « hommes à poigne », la liberté d'expression existe et c'est pourquoi *El Lider*, journal de Buenos-Aires, peut donner son avis sur les difficultés que crée la présence de capitaux étrangers. Car lorsqu'on accepte des capitaux étrangers, il faut rendre le capital et, en outre, les intérêts. Mais *El Lider* ne s'est pas occupé du cas d'autres pays qui reçoivent d'énormes quantités d'argent et dont les gouvernements ne se préoccupent ni de rendre le capital, ni de payer les intérêts.

M. SANTA CRUZ (Chili) (*traduit de l'espagnol*): Je voudrais seulement remercier le Président de l'explication qu'il a bien voulu donner et remercier de ses paroles le représentant de l'Argentine.

Quoi qu'il en soit, il semble que le Conseil de sécurité ne dispose pas de moyens qui lui permettent de protéger ses membres convenablement contre ce genre d'insultes. Par respect pour le Conseil et par égard pour sa dignité, je m'efforcerai de ne pas me laisser entraîner à employer ce genre d'expressions.

Mais je tiens à déclarer que je ne suis pas accoutumé à me laisser insulter ou à permettre que l'on insulte mon pays.

Le PRÉSIDENT (*traduit de l'anglais*): Étant donné l'heure tardive, je propose d'ajourner cette discussion à demain après-midi. La discussion de la question Inde-Pakistan, primitivement prévue pour demain, a été reportée au jeudi 25 mars 1948.

*La séance est levée à 18 h. 30.*

## **DEUX CENT SOIXANTE-TREIZIÈME SEANCE**

*Tenue à Lake Success, New-York,  
le mardi 23 mars 1948, à 14 h. 30.*

*Président: M. T. F. TSIANG (Chine).*

*Présents: Les représentants des pays suivants: Argentine, Belgique, Canada, Chine, Colombie, France, Syrie, République socialiste soviétique d'Ukraine, Union des Républiques socialistes soviétiques, Royaume-Uni, États-Unis d'Amérique.*

### **32. Ordre du jour provisoire (document S/Agenda 273)**

1. Adoption de l'ordre du jour.
2. Lettre, en date du 12 mars 1948, adressée au Secrétaire général par le représentant permanent du Chili aux Nations Unies (document S/694).

### **33. Adoption de l'ordre du jour**

*L'ordre du jour est adopté.*